



La vie et la carrière d'Armand-Samuel de Marescot, Premier inspecteur général du Génie de Napoléon Bonaparte

GÉRARD ERMISSE et FLORENCE ROBERT

Résumé : Issu d'une famille implantée en Vendômois depuis le XVI^e siècle, Armand-Samuel de Marescot suit une longue formation théorique et pratique avant d'entrer dans la carrière d'ingénieur du Génie en 1784. Affecté à Lille, il s'y conduit courageusement en 1792, contribue avec Bonaparte au succès du siège de Toulon en 1793 et parvient en 1794, en six mois, au grade de général de division. Il est choisi en 1800 par le Premier consul comme chef de corps au poste de Premier inspecteur général du Génie, et fait le siège du fort de Bard avant Marengo. Gardien des frontières de l'Empire pendant huit ans, il met au point un nouveau système fortifié, contribuant au second âge d'or de la fortification après Vauban. Disgracié après Baylen en juillet 1808, il est emprisonné et destitué en 1812. Rappelé par Talleyrand en 1814, il sert durant les Cent-Jours et prend sa retraite en 1815. Il termine sa vie comme pair de France, membre de l'Institut et propriétaire à Chalay où il meurt en 1832 et est enterré dans la chapelle funéraire que sa veuve a fait construire en 1845.

Mots-clés : Marescot, Bonaparte, Génie, I^{er} Empire, fortifications, Bard, siège de Toulon, Baylen, Musset-Pathay, Allent.

Marescot demeure largement un inconnu pour le grand public, y compris le lecteur assidu du présent Bulletin qui ne lui a jamais consacré le moindre article. La seule biographie éditée à ce jour est assez modeste, mais demeure encore très utile : Gilbert Zabern publia en 1986 à Vendôme une brochure multigraphiée de 180 pages au tirage confidentiel, quasi introuvable de nos jours¹. Ensuite, grâce à la jeune association des Amis de Marescot et Chalay, les recherches sur Marescot aboutirent à une nouvelle brochure publiée par le général Max Robert en 2012 sous le titre *Le Général de Marescot, initiateur du Génie moderne, héros du Grand Saint Bernard*. Puis vinrent les manifestations de 2014 qui permirent de diffuser une biographie abondamment illustrée, mais très résumée, de Marescot sous la forme de l'Album de l'exposition de Chalay, en juin 2014.

Nous allons maintenant nous livrer à une brève et synthétique présentation de la vie et de la carrière d'Armand-Samuel de Marescot, général de division, premier inspecteur général du Génie, Grand Aigle de la

1. ZABERN (G.), *Le général Marescot*, Vendôme, Éditions D'Arnouval, 1986, 180 p.

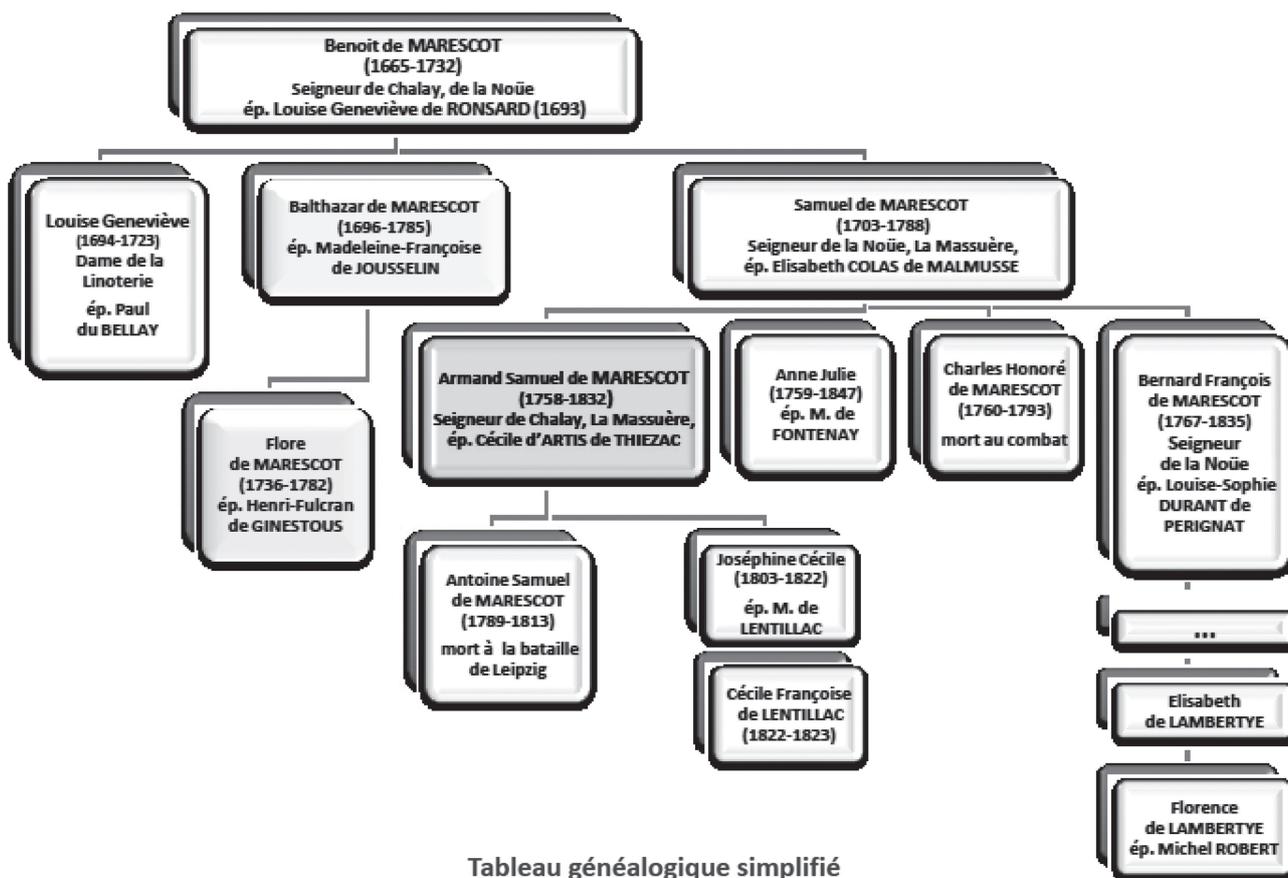


Tableau généalogique simplifié

Légion d'honneur, comte d'Empire, à laquelle se mêlera, de temps à autre, en fonction des événements, une réflexion sur le rôle qui fut le sien auprès du Premier consul et empereur des Français et nous insisterons à l'occasion sur la nature de ses relations avec Bonaparte. Nous le prendrons à sa naissance en 1758 et nous l'accompagnerons jusqu'à sa chute en 1808 et à sa mort en 1832.

La famille et la jeunesse d'Armand-Samuel

Armand-Samuel de Marescot naît le 1^{er} mars 1758 à Tours, ville de résidence de sa mère : du côté de son père il est issu d'une famille vendômoise². Originaire du domaine de La Source à Orléans, la famille de Marescot s'établit dans le Vendômois au XVI^e siècle par une alliance avec la famille de Mézange. Sa grand-mère, Louise Geneviève de Ronsard est l'arrière-petite-nièce du poète et dernière du nom. C'est par leur ascendance Ronsard que Marescot et Joséphine se trouvent être cousins. Son père Samuel fait partie des

2. Lors du colloque, Jean-Claude Pasquier et Elisabeth de Lambertye ont présenté une communication servant d'introduction à la visite de quelques maisons vendômoises occupées par cette famille. Jean-Claude Pasquier en assure ici-même la publication.

Gardes-du-corps du Roi, il habite le manoir de La Noue à Saint-Amand près Vendôme, puis La Massuère à Bessé-sur-Braye, son frère aîné Balthazar étant propriétaire de Chalay. Armand-Samuel est l'aîné de deux frères et d'une sœur. Les trois frères Marescot seront officiers du Génie. Charles Honoré, dit le chevalier de Marescot, élève de l'École de Mézières en 1784, officier du Génie, est tué au combat de Willemstad le 15 mars 1793. Bernard François, dit Marescot de La Noue, entre d'abord au service comme artiller dans le régiment de La Fère, à l'époque où Bonaparte y commence aussi sa carrière³. À la demande d'Armand-Samuel, il rejoint le Génie pour servir avec son frère aîné devenu général en 1794. Il est présent en Espagne en 1808, au moment de l'affaire de Baylen, puis quitte l'armée et devient membre du Corps législatif; il meurt en 1835⁴.

À la mort de son père, en 1788, Armand-Samuel, devient chef de famille et épouse peu après Cécile

3. Son nom est cité, de manière plutôt affectueuse, dans une lettre écrite de Valence le 27 juillet 1792 (ou plutôt 1791) à Naudin, un de ses amis d'Auxonne; il y fait allusion à Marescot de La Noue, son condisciple à l'École militaire de Paris et fréquenté aussi à Auxonne. Voir sur ce point COSTON (François de), *Les premières années de Napoléon Bonaparte...*, Paris et Valence, Marc Aurel, 1840, p. 174 et sq.

4. On lira utilement, à son sujet, la communication au présent colloque de Jean-Jacques LOISEL, *Les Marescot de Vendôme et la Petite Église*.

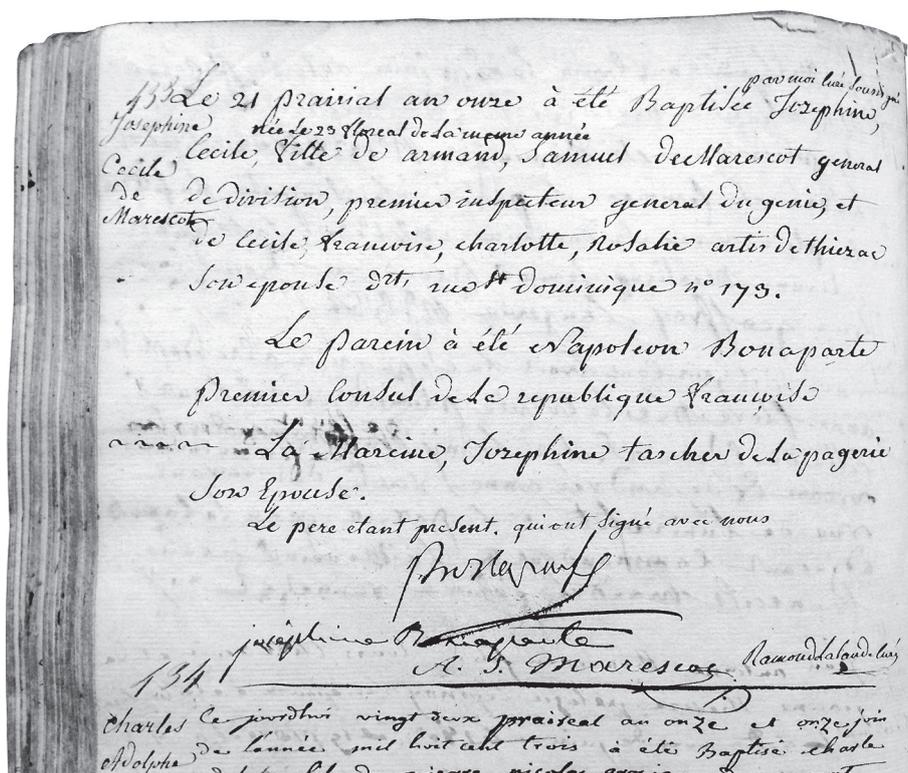


Fig. 1 : Acte de baptême de Joséphine Cécile de Marescot le 21 prairial an XI (10 juin 1803) (Archives de la paroisse Saint-Thomas d'Aquin).

d'Artis de Thiézac (1766-1863) à Semblançay. Dame du palais de l'impératrice Joséphine, elle est, en 1808, contrainte à la démission par Napoléon, qui l'apprécie néanmoins et n'est pas inconscient de l'injustice de la mesure. Il ordonne donc quelques adoucissements : ... *quelque innocente que soit cette dame et quelque mérite qu'elle ait d'ailleurs. Je désire donc que vous lui fassiez demander sa démission, en portant dans cette démarche tous les adoucissements qu'il vous sera possible*⁵.

De cette union, deux enfants atteindront l'âge adulte. Le 29 août 1789 naît son fils Antoine-Samuel (1789-1813). Il embrasse la carrière militaire dès ses 14 ans, sous la protection de son père dont il devient l'ordonnance en 1803. Il est nommé page de l'Empereur, le 19 février 1805 puis premier page le 4 avril 1807⁶. Il participe ensuite à la campagne d'Espagne de 1808 à 1812 et est promu capitaine le 7 mars 1810. Nommé aide de camp du général Lauriston en janvier 1813, il est blessé à la bataille de Leipzig et meurt quelques jours plus tard de ses blessures à Dresde le 26 octobre 1813, il a alors 24 ans. Les Marescot et les Rochambeau

partagent donc la même peine et la même douleur, ayant perdu leurs deux fils au même moment dans la même bataille.

Le 13 mai 1803, naît une fille prénommée, comme l'Impératrice et comme sa mère, Joséphine Cécile (1803-1822). Elle est baptisée le 10 juin 1803 (21 prairial de l'an XI) à Saint-Thomas-d'Aquin, et a pour parrain Bonaparte et pour marraine Joséphine Tascher de La Pagerie. Ces derniers signent le registre paroissial. Le 22 juillet 1821, Joséphine Cécile se marie avec le comte de Lentillac. Hélas, elle meurt des suites de son accouchement, comme cela était si fréquent, le 20 novembre 1822, à l'âge de 19 ans, à la naissance de sa fille Cécile Françoise, laquelle mourra en bas âge le 24 août 1823 (fig. 1).

On peut donc dire que dès lors la vie du général et de sa femme perd tout son sens, n'ayant plus aucun descendant direct, ni enfant ni petits-enfants. La descendance des Marescot ne sera plus assurée que par la branche issue de Bernard François.

Le nom de Marescot est toujours associé à celui de son château de Chalay, en Bas-Vendômois entre Montoire et Trôo, en bordure de coteau. Dans la même famille depuis 1430, le domaine de Chalay devient la propriété d'Armand-Samuel de Marescot à la mort de son père en 1788, il n'en est toutefois que nu-propriétaire et le sera pleinement à la mort de son cousin par alliance Fulcran de Ginestous (mari de Flore de

5. Napoléon BONAPARTE. *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon*. Paris, Fayard, 2011, 1 700 p., t. 8, 1808. Notice 18 835 : lettre à M^{me} de La Rochefoucauld, dame d'honneur de l'Impératrice, donnée à Saint-Cloud, 6 septembre 1808.

6. On lira avec grand intérêt dans le présent bulletin l'article de Charles-Éloi VIAL sur la cour impériale et en particulier le passage concernant le rôle des pages de l'empereur.



Fig. 2 : Gravure représentant le château de Chalay à l'époque du général [coll. part.].

Marescot, sans postérité), lequel fait faire de très importants travaux à Chalay.

Après la mort du général, en 1832, son épouse fait construire une vaste chapelle funéraire où seront rassemblés les tombeaux de toute la famille. La tombe du général est ornée d'un canon de bronze, trophée offert par Bonaparte après le passage du Grand Saint Bernard et la victoire de Marengo.

Le domaine passera ensuite aux descendants de son frère Bernard-François jusqu'à aujourd'hui (fig. 2).

Armand-Samuel, dès sa plus tendre jeunesse destiné à l'état militaire, manifeste très tôt son goût pour les études et reçoit une solide formation. À l'âge de dix ans, il fréquente l'école militaire ou collège de La Flèche comme cadet-gentilhomme jusqu'en 1772⁷. Il entre ensuite directement à l'École royale militaire de Paris (fig. 3).

Les élèves y reçoivent une formation d'officier d'infanterie ; une partie des élèves, considérés comme l'élite, sort dans la cavalerie, intègre les écoles de la Marine ou se dirige vers les armes « savantes ». Ainsi en 1776, quatre élèves seulement, dont Marescot, entrent à l'École royale du Génie de Mézières qui forme des spécialistes de la fortification. Cela nécessite de réussir un concours d'entrée... Déjà !

Le concours d'entrée à Mézières se déroule chaque année du 1^{er} novembre au 15 décembre et les lauréats sont reçus en qualité de sous-lieutenant au 1^{er} janvier de l'année suivante ; les anciens élèves de l'École militaire de Paris sont boursiers du roi, lequel paie la pension de 250 livres par an jusqu'à leur sortie de Mézières en qualité d'« ingénieur du roi » avec le grade de lieutenant-en-premier. Le Règlement royal de l'école

précise : *on exigera de plus qu'ils sachent dessiner le paysage et l'ornement à la plume et au crayon ; ils seront obligés d'exécuter sous les yeux de l'Examineur quelques morceaux de l'un et l'autre genre*⁸. Les élèves suivent un cursus de six ans, dont les deux premières années seulement se déroulent à Mézières. La première année, les cours sont de nature théorique et le contrôle est continu. En deuxième année se déploient des exercices militaires et la formation à

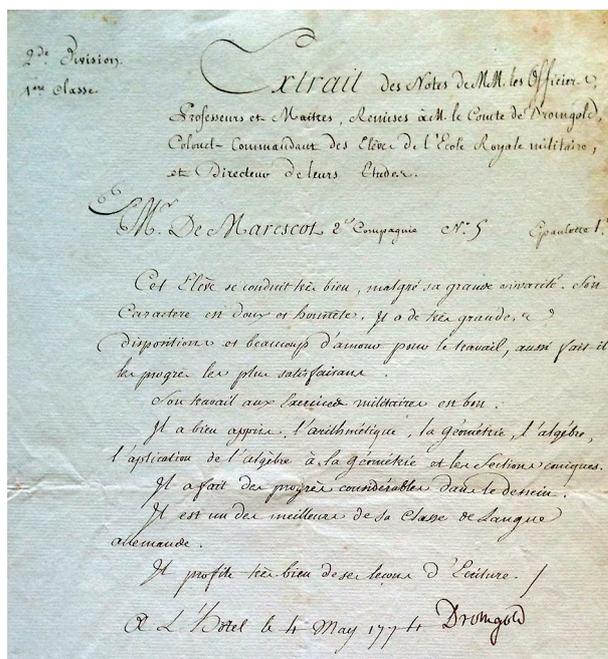


Fig. 3 : École militaire de Paris : extrait des notes de M. de Marescot, 2^e compagnie, n° 5, en 1774 (coll. part.).

7. Collège fondé par Henri IV en 1603 et d'abord confié aux Jésuites jusqu'en 1762, il est devenu un collège militaire en 1764. Son recrutement est réservé à 250 enfants nobles, fils d'officiers tués, blessés ou chevaliers de Saint-Louis.

8. SHD-Vincennes, 1 Vc 8.

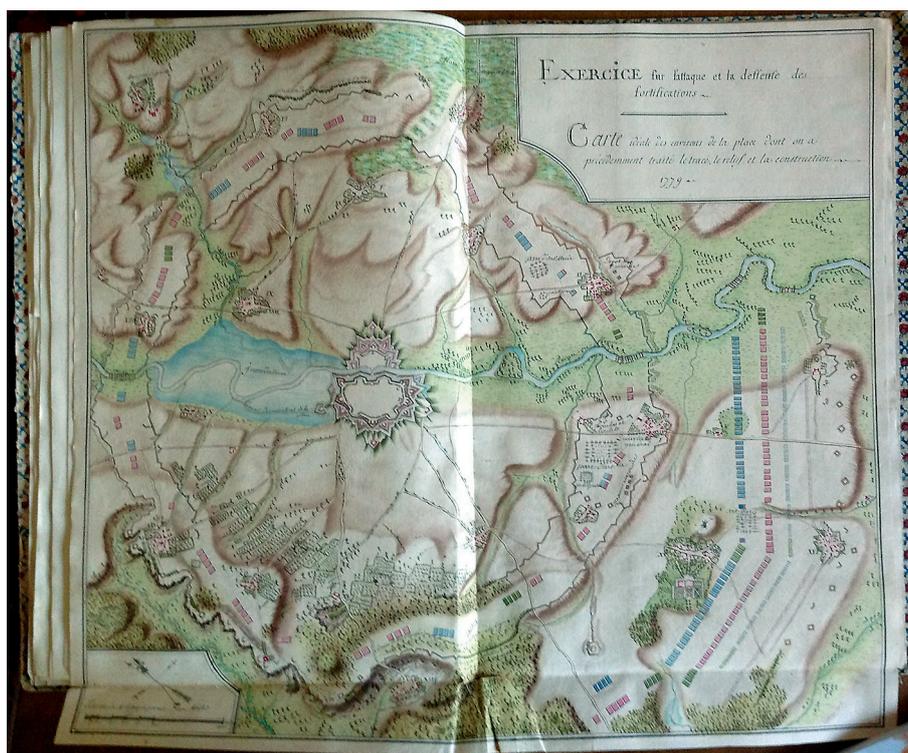


Fig. 4 : Cahier d'exercices réalisé dans les années 1778-1779 par Marescot, lors de son séjour à l'École de Mézières (coll. part.).

ET PENDANT LE MÊME TEMPS, BONAPARTE...

Bonaparte, né le 15 août 1769, part en 1778 à 9 ans pour la France et le collège d'Autun avec son frère Joseph. Il n'y reste que le temps d'apprendre le français. Le 15 mai 1779 il entre à Brienne, collège royal militaire, où il revêt comme Marescot à La Flèche, un bel uniforme de cadet dont il sera toujours nostalgique : un petit costume de drap bleu aux revers rouges et boutons blancs. Celui de Marescot à La Flèche est assez semblable à celui de Brienne qui devait séduire deux jeunes gamins de dix ans ainsi revêtus de leur premier uniforme militaire et royal⁹ ; les deux cadets, de famille peu fortunée, étaient boursiers du Roi.

Il en sort à l'automne 1784 à l'âge de quinze ans et arrive à la capitale. Mais là, leur cursus diverge : Napoléon Bonaparte vise l'artillerie, arme technique idéale pour les jeunes nobles pauvres qui ne pouvaient se contenter de la « ligne » et de ses règles d'avancement si particulières. Sauf que lui n'eut pas à passer le concours : il fut choisi avec trois autres camarades de Brienne et entra à l'EMP le 19 octobre 1784 « au choix ». À en croire Gueniffey¹⁰, Bonaparte est sorti de l'école de Paris pour entrer dans la caste des « officiers » immédiatement, même s'il n'est encore qu'un cadet encadré par des sous-officiers peu amenés qui ne lui apprennent guère que la discipline. Il ne recevra là aucune formation proprement militaire et ne fera pas d'études spécialisées puisqu'il n'est pas allé se former à l'école de Metz ; sa formation d'artilleur ne

sera que pratique, acquise à Valence et Auxonne dans le cadre du Régiment de La Fère-Artillerie.

L'EMP est destinée aux plus méritants des cadets boursiers des collèges, qui se trouvent encasernés avec les nobles de haute extraction, Rohan ou Montmorency, eux-mêmes pensionnaires payants, riches et connus. L'amalgame entre les deux noblesses se réalise dans les cours et les classes où le tutoiement entre bons camarades est de rigueur, quels que soient leur rang et leur avenir. À l'école de Paris, ils sont tous « servis » comme des princes par une nombreuse domesticité¹¹. Une classe spéciale est réservée aux futurs artilleurs, avant un examen de sortie que Bonaparte passe le 28 septembre 1785 devenant lieutenant-en-second à 16 ans seulement. En octobre, il part prendre son poste à Valence.

De cette absence de formation théorique, on dit que Bonaparte garde une faiblesse en orthographe et en langues vivantes, mais qu'il est bon en mathématiques et lit énormément surtout du Plutarque. À Valence au sein de son régiment, il complète sa formation pendant trois jours par semaine (en maths et dessin en particulier), hors du service, par ses propres moyens.

Donc, les deux futurs généraux ont terminé leurs études à peu près au même moment ; elles furent très courtes et insuffisantes pour l'un, et fort détaillées, savantes et techniques pour l'autre. Nous en verrons le résultat en constatant l'excellence des travaux d'élève de Marescot et la qualité ultérieure de ses rapports, dessins et plans d'ouvrages techniques.

À coup sûr, des deux ingénieurs, l'un était mieux formé que l'autre... Ce que chacun savait fort bien.

9. Celui de l'EMP était tricolore : habit de drap bleu, culotte rouge, gilet et bas blancs !

10. GUENIFFEY (P.), *Bonaparte*, Paris, Gallimard, 2013.

11. NORVINS (Jacques de), *Mémorial*, Plon, 1896-1897, t. 1.

l'encadrement. Les élèves passent ensuite deux ans dans un régiment d'infanterie, puis à nouveau deux ans dans une citadelle aux côtés d'un ancien du corps, avant de subir un dernier examen. À l'École de Mézières, la théorie est immédiatement confrontée à la pratique, aboutissant à une formation d'allure très moderne et de très haut niveau théorique et pratique (**fig. 4**).

À l'issue de sa longue formation de seize années d'études depuis le collège, Marescot intègre enfin pleinement le corps du Génie, en qualité de « lieutenant-en-premier », le 13 janvier 1784. Il tient garnison pour son premier commandement à Avesnes. Il ne peut imaginer une seconde autre chose qu'une vie de garnison paisible et assez ennuyeuse dans les petites villes-citadelles de la frontière, œuvres de Vauban au XVII^e siècle : les événements lui donneront tort, ô combien !

Une carrière brillante qui débute avec les guerres de la Révolution

LE PAS DE BAISIEUX ET LE BOMBARDEMENT DE LILLE

En effet, le printemps 1792 marque le début des guerres de la Révolution et de l'Empire qui ne cesseront qu'en 1815. Soit quasiment un quart de siècle de bruits d'armes, de fureur, d'odeur de poudre, de tonnerre de bombardement, de morts, de fatigues et d'inconfort, sans parler des marches épuisantes à travers toute l'Europe devenue française.

Marescot, capitaine du Génie en poste à Lille, se fait aussitôt remarquer et engage dès le début du conflit une carrière des plus prometteuses ; elle commence par l'affaire dite du Pas de Baisieux, qui pour lui se déroule à Lille. L'épisode dramatique vécu par le jeune officier du Génie a lieu le 29 avril 1792 : l'armée française, désorganisée par l'émigration et l'indiscipline, sort de Lille pour attaquer les Autrichiens à Tournai : c'est un échec. Les soldats se mettent à l'abri dans Lille, paniqué, crient à la trahison des officiers « aristocrates » et se retournent contre leurs chefs. Le général Dillon et d'autres officiers sont massacrés. Marescot tente en vain de les sauver et risque sa vie dans cette action courageuse. Il est l'objet de louanges et reçoit en récompense la croix de chevalier de Saint-Louis le 4 juillet suivant.

Mais le 10 août 1792, la monarchie, minée depuis 1789, s'écroule. Le 20 septembre est le jour de Valmy et le 21 celui de la proclamation de la République. Marescot, capitaine du Génie, toujours en poste à Lille, verrou de notre frontière nord, va faire face au terrible siège et bombardement de Lille par les Autrichiens, qui dure du 24 septembre au 8 octobre, date de la retraite des Autrichiens (**fig. 5**).

La résistance des Lillois pendant le siège autrichien est, aux yeux des contemporains, un acte de pur héroïsme pour la défense du sol national, et, tout autant,

pour celle des nouveaux principes de la Révolution, face aux armées des « tyrans ». Cependant, les généraux et officiers, accusés en permanence d'être coupables de trahison et donc menacés de mort, n'avaient pas la tâche facile en ces temps troublés. L'heure était au débat dans les clubs révolutionnaires, au désordre et à l'anarchie dans les régiments d'où toute discipline avait disparu. C'étaient les débuts de la Grande Révolution que devait affronter un jeune capitaine de 35 ans, ainsi que ses deux frères, tous officiers des corps du génie et de l'artillerie. Rude époque pour les trois frères Marescot !

Il participe ensuite à la prise d'Anvers (29 novembre 1792). En mars 1793, après la défaite de Neerwinden, il refuse de suivre le général Dumouriez qui passe à l'ennemi et rentre à Lille où il entreprend des travaux de défense de la ville. Son refus de l'émigration signe une position politique patriote plus que franchement républicaine : c'est la ligne également suivie par le maréchal de Rochambeau et par les amis et voisins vendômois Musset qui refusent de quitter le sol de la France malgré les dangers que leur font courir la Terreur jacobine et le régime des sans-culottes.

LE SIÈGE DE TOULON... PREMIÈRE RENCONTRE AVEC BONAPARTE

L'origine du siège de Toulon à l'automne de l'année 1793 est connue. À la suite de la révolte fédéraliste, Lyon et le Midi de la France entrent en rébellion contre la Convention. À Toulon, la faction royaliste ouvre ce port important de la Méditerranée aux Anglais et à leur flotte. La République, une fois Marseille repris, envoie son armée faire le siège de Toulon aux mains des royalistes : c'est autant une guerre civile qu'une guerre étrangère. La tâche est rude car la ville et la quasi-totalité des forts de l'arrière-pays, autour de la double rade, sont aux mains des Anglais et l'armée républicaine insuffisante, en nombre comme en qualité, ne peut raisonnablement engager immédiatement un siège classique. Sous les ordres de Dugommier, entouré de ses généraux, Bonaparte commande l'artillerie et Marescot le Génie. C'est leur première rencontre. Le « conseil de guerre » réuni devant Toulon par Dugommier à l'automne 1793 met au point un plan qui assurera la victoire¹² : On n'ira pas assiéger la ville de Toulon derechef, mais les redoutes et les forts qui la protègent ; ainsi, on contraindra la flotte ennemie à décamper et ensuite les portes de la ville devraient s'ouvrir facilement. C'est un plan en deux phases, dont seule la première fut exécutée. Il n'y eut pas besoin de siège¹³ (**fig. 6**).

12. Le conseil de guerre est composé à la fois des responsables de l'armée (dont Bonaparte et Marescot) et des responsables politiques, représentants de la Convention auprès des généraux, les commissaires aux armées (dont le jeune frère de Robespierre).

13. Pour plus de détails sur ce siège célèbre et le rôle que s'attribue Marescot, on pourra se reporter à deux sources assez semblables. Le rapport manuscrit établi par Marescot à l'issue de la bataille et la



Fig. 5 : Siège de Lille, le 4 octobre 1792. Gravure de propagande antiautrichienne représentant la sœur de la reine de France, Christine, gouvernante des Pays-Bas autrichiens, mettant le feu à une bombe dirigée contre la ville (coll. part.).



Fig. 6 : Plan de la rade de Toulon levé par le Génie, extrait (SHD-Vincennes, 1 Vn 1840).

Quel fut le rôle exact de Marescot ?

Il le décrit lui-même dans la Notice qu'il écrit en 1821 : *À son arrivée, Marescot fit faire autour de la place une ligne de contrevallation destinée à resserrer et à contenir une garnison qui étoit presque aussi forte que l'armée assiégeante [...] Une grande redoute dite la redoute anglaise [...] fut prise d'assaut après un combat long et meurtrier. Marescot y entra un des premiers. Il avait été blessé précédemment à l'une des sorties effectuées par la garnison*¹⁴.

Faute de siège en règle, le rôle de Marescot consiste d'abord à ordonner et suivre tous les travaux de fortification et défense de nos troupes et à mettre en place les batteries commandées ensuite par Bonaparte, puis à attaquer lui-même à la tête des troupes d'assaut, la redoute anglaise. Il tire de son expérience toulonnaise l'idée de créer des « bataillons de sapeurs » pour pallier l'insuffisance de la main-d'œuvre. Idée qui fut ensuite appliquée au plus grand bénéfice du Génie, qui enfin dispose de ses propres troupes.

Malgré les terrassements défensifs de Marescot, les Anglais réussissent, au début du siège, une sortie qui manque de provoquer la déroute de notre armée : Marescot, en entraînant les hommes, est lui-même blessé. Un bon officier du Génie ne se contentait pas seulement de fortifier ou d'assiéger, il se battait aussi les armes à la main. La sortie anglaise, ainsi contrée avec vaillance par Marescot et ses camarades, tourne au désavantage des Anglais qui perdent beaucoup d'hommes sur le terrain.

Une attaque de nuit décide de la victoire

Le 17 décembre 1793, à une heure du matin, a lieu l'attaque décisive, telle que l'avaient prévu Bonaparte et le Comité de Salut public : attaque nocturne de la grande redoute anglaise dite le « Petit Gibraltar », avec force fascines et échelles que Marescot et ses hommes disposent pour franchir tous les obstacles. Heureusement que cette redoute anglaise n'était pas trop bien conçue, sinon l'attaque – dit Marescot qui s'y connaît – eût échoué. Une seule attaque bien déterminée aura donc suffi, conclut Marescot, fier de ce résultat, auquel il aura contribué, sans qu'il ait eu à conduire un vrai siège de la ville, comme prévu en cas d'échec de l'attaque nocturne. Grâce aux succès remportés la même nuit sur d'autres points fortifiés de la rade, les ennemis, dès le lendemain, évacuent forts et rade, entraînant avec eux sur leurs vaisseaux, la garnison et les royalistes toulonnais les plus compromis. Pour Bonaparte, c'est le début de son ascension glorieuse et de sa réputation de génie militaire¹⁵.

publication qui en est faite en 1806 par son secrétaire Victor-Donatien de Musset-Pathay. MUSSET PATHAY (V.-D.), *Relation des sièges...* Paris, 1806 et rapport original de Marescot du 20 nivôse an II (9 janvier 1794), au SHD, 1 VN 1839. Bien que publié en 1806, l'ouvrage de Musset-Pathay est plus à la gloire de Marescot que de Napoléon.

14. [Général MARESCOT], *Note sur le général Marescot*. Paris, Didot, 1821, p. 16.

15. Marescot a tendance à attribuer la réputation de Bonaparte à ses bonnes relations politiques avec Robespierre jeune et les autres représentants en mission.

De cette première rencontre date la première dispute entre nos deux officiers : la rumeur a même couru d'un duel qui les aurait opposés. Dans sa Note de 1821, Marescot fait litière de cette fausse anecdote, qui parfois sert à expliquer le traitement que Bonaparte fit subir ensuite à Marescot. On verra plus loin que cette hypothèse n'est guère vraisemblable, sans même qu'il soit besoin de la nette dénégation de 1821 écrite en ces termes : *Pendant et après les attaques de Toulon Marescot eut avec Bonaparte quelques contestations qui occasionnèrent entre eux une correspondance assez vive. Beaucoup de militaires ont cru alors et croient encore qu'il en résulta un duel où Napoléon aurait été blessé. L'auteur de cet article sait que l'issue de cette dispute ne fut pas aussi sérieuse*¹⁶. Quelques lignes plus loin, Marescot rétablit la vérité et réduit cet incident à assez peu de choses, sauf que cela dénote chez chacun d'entre eux une opiniâtreté à défendre sa position, utile à la guerre, moins commode dans les rapports humains.

Marescot tire lui-même la conclusion et la morale de cette affaire de Toulon qui enflamma l'opinion et valut aux deux protagonistes une accélération assez formidable de leur carrière : *Après une seule attaque bien combinée, exécutée avec une audace dont seul le Français est capable, sans être obligé de déployer l'appareil ordinaire des tranchées, la République a recouvré une de ses plus fortes places*¹⁷.

À Toulon, chacun est gagnant : la République, Bonaparte et Marescot.

1794 : L'ANNÉE GLORIEUSE, DE MAUBEUGE À FLEURUS, DE CHARLEROI À MAASTRICHT

Depuis un an, la situation militaire et politique de la France au sein de l'Europe s'est considérablement améliorée : puissance envahie en 1792, la France stoppe l'avancée ennemie en 1793, repousse les ennemis hors des frontières et passe à l'offensive contre les coalisés (Autriche, Provinces-Unies, Prusse). Marescot est au cœur de toutes ces victoires et en obtient d'être récompensé par une progression fulgurante de sa carrière. Il commence l'année 1794 comme capitaine et la termine en qualité de général de division !

Après Toulon, le chef de bataillon Marescot est appelé auprès des corps français qui manœuvrent dans le voisinage de Maubeuge, menacée de nouveau par les Autrichiens, et on lui confie la direction du siège de Charleroi. En poussant les attaques de Charleroi, Marescot concourt à la victoire de Fleurus, qui a lieu le 26 juin et qui couvre de gloire le général Jourdan. Après Fleurus, les armées ennemies évacuent le territoire français et cette retraite laisse à découvert les places qu'elles occupent : Valenciennes, Condé, Le

16. C'est, du reste, cette notation sur l'« auteur » de la notice de 1821 qui nous a conduits à attribuer à Marescot lui-même la paternité de cette note anonyme sur le général Marescot.

17. *Relation des attaques du fort de la Montagne ci-devant Toulon*, signé Marescot, SHD-Vincennes, 1VN 42

Quesnoy et Landrecies. On commence par attaquer Landrecies (juillet) qui se rend après sept jours de tranchées seulement. Marescot, en récompense de ce succès, est aussitôt nommé chef de brigade (colonel) le 19 juillet 1794. Le nouveau colonel est alors chargé durant trois semaines de diriger le siège du Quesnoy : la ville se rend le 15 août. Une fois Le Quesnoy rendu à la France, l'armée de siège prend position devant Valenciennes immédiatement investi : la place se rend le 28 août ; elle est imitée par la place de Condé dans la foulée. À nouveau, on récompense l'auteur de ces succès : le colonel Marescot est promu, le 1^{er} septembre, au grade de général de brigade.

C'est une conquête importante qui termine cette campagne de 1794 : le siège de Maastricht. Le général Marescot est chargé à nouveau de remporter un siège regardé comme très difficile, surtout dans la mauvaise saison. De tous les sièges dirigés par le général Marescot, celui de Maastricht est le plus spectaculaire. Cette fois, il a de grands moyens à sa disposition. L'armée

assiégeante compte trente-mille hommes ; le général Kléber, qui la commande, est son ami ainsi que le général Bollémont, chef de l'artillerie. La place de Maastricht se rend après seulement treize jours de tranchées (fig. 7).

La prise de Maastricht vaut au général Marescot d'obtenir le grade de général de division le 8 novembre 1794. Il a franchi trois grades depuis le mois de juillet ! Sa réputation est faite : il monte dans la hiérarchie de son corps et atteint les postes de commandant du génie dans les différentes armées de la République victorieuse. Son mérite et son talent ne peuvent échapper à l'œil affûté de Bonaparte (fig. 8).

MARESCOT, INSPECTEUR GÉNÉRAL DU GÉNIE, 1795-1799

Pendant quatre années, Marescot, devenu inspecteur général du Génie, occupe les fonctions de commandant en chef du Génie au sein des armées de la République.

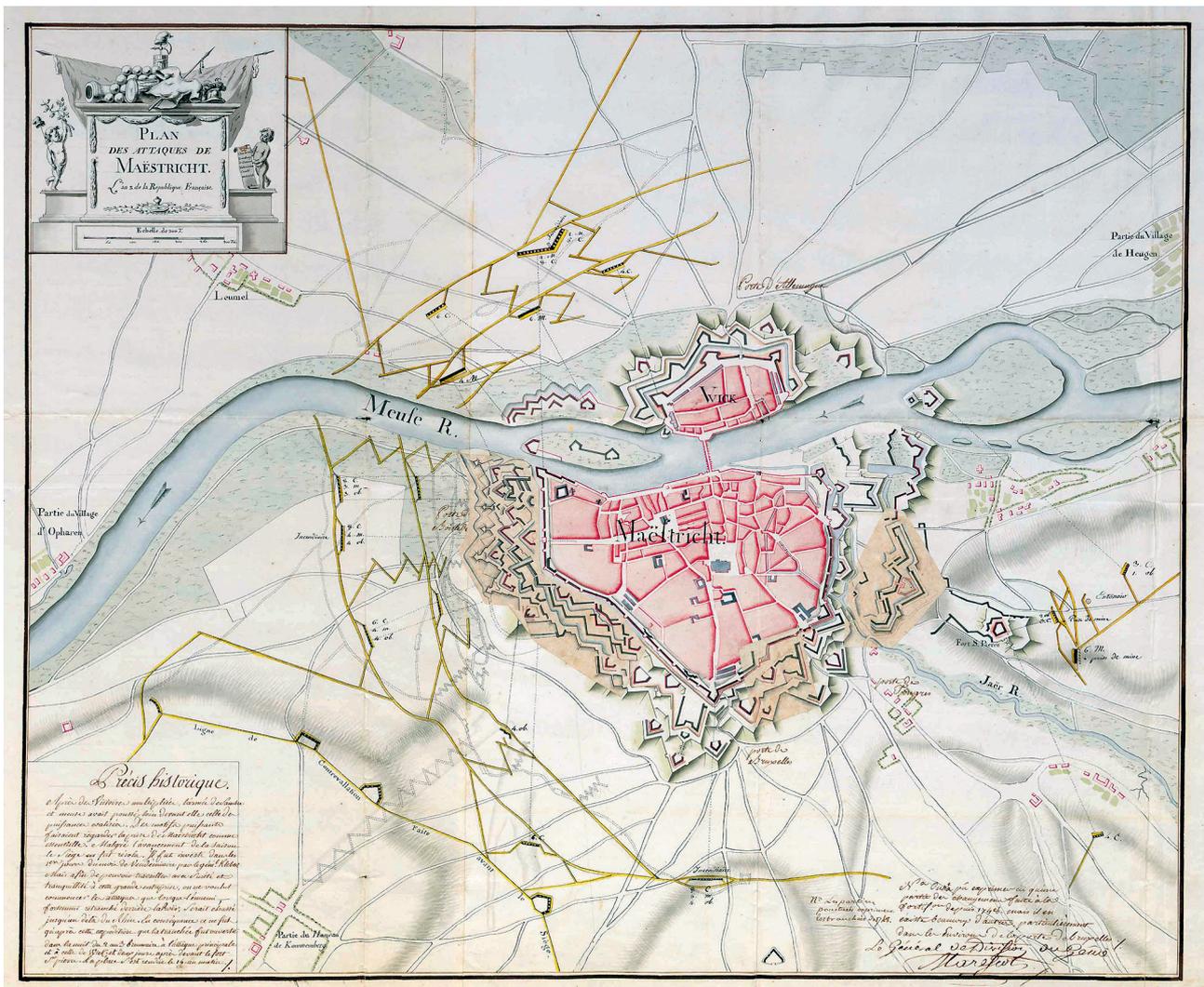


Fig. 7 : Plan de Maastricht, signé par Marescot (an III) (SHD-Vincennes, 1 Vn 95).

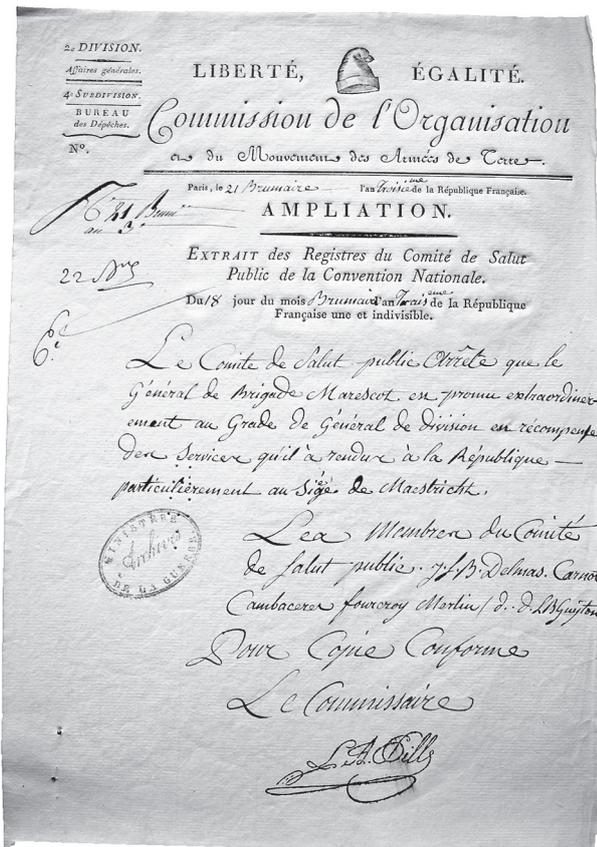


Fig. 8 : Nomination par le Comité de salut public de Marescot au grade de général de division, 18 brumaire an III (8 novembre 1794) (SHD-Vincennes, dossier de carrière, 7 Yd 212).

En 1795, à l'armée des Pyrénées-occidentales; en 1797, à l'armée d'Allemagne; en 1798, à l'armée d'Angleterre; en 1799, à l'armée du Danube.

C'est après le traité de Bâle, conclu le 22 juillet 1795, que pour son malheur, Marescot est chargé de remettre à l'Espagne les places, l'artillerie et tous les objets de conquête que la France lui restitue. C'est Don Francisco-Xavier de Castaños, alors maréchal de camp et futur vainqueur de Baylen, qui est nommé par le roi Charles IV pour les recevoir. Cette rencontre aura pour Marescot des conséquences funestes en 1808. Ses bonnes relations avec les généraux espagnols lui feront obligation de participer aux discussions qui précèdent la capitulation de Dupont après Baylen.

À la fin de 1799, la place de Mayence étant menacée, on lui en confie le commandement supérieur. Et alors l'histoire le rattrape, grâce à son « ami » Bonaparte, devenu Premier consul de la République française, il gravit une étape de plus et atteint le sommet.

Premier inspecteur général du Génie

Le coup d'État du 18 brumaire (9 novembre 1799) porte Bonaparte au pouvoir. Une de ses premières

mesures est d'appeler Marescot, le 8 décembre 1799 à rentrer de toute urgence à Paris pour lui confier une mission particulière. C'est l'objet de la lettre que lui écrit Berthier, ministre de la Guerre : *Je vous prévient avec plaisir, citoyen General, que les Consuls de la République ayant l'intention d'utiliser davantage vos talents et vos lumières, ont décidé de vous appeler à Paris où vous recevrez avec les témoignages de la satisfaction qu'ils ont de vos services, une marque de leur confiance dans une mission particulière qui vous est réservée. Je vous invite, citoyen General à ne pas différer votre départ de Mayence, après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour assurer le service dans l'étendue du commandement qui vous a été confié. Je joins ici l'ordre qui vous mande à Paris. Salut et fraternité*¹⁸. Bonaparte le place donc, le 5 janvier 1800, à la tête du corps du Génie, et lui confie l'administration générale des fortifications, sous le titre de « Premier Inspecteur Général du Génie ». En 1821, Marescot en est encore assez fier pour écrire : *C'était le même emploi qu'avaient exercé jadis, sous la dénomination de Directeurs Généraux des Fortifications, les maréchaux de Vauban et d'Asfeld* (fig. 9).

En quoi consiste la mission confiée à Marescot ? Il contrôle toute l'administration du corps du Génie, qu'il réorganise entièrement, en liaison étroite avec les ministres, en fait avec l'Empereur. Il supervise le travail des inspecteurs généraux, des directeurs des fortifications et des commandants du Génie aux armées. En sa qualité de chef de corps, il préside le Comité central des fortifications. Il contrôle le Dépôt des archives du Génie, les plans-reliefs et l'École du Génie. Marescot se rend dans tout l'Empire pour des inspections et visites de terrain et en rend compte à Napoléon.

1800 : L'ÉPOPÉE DU GRAND SAINT-BERNARD ET MARENGO

Ce nouvel épisode fondateur de la gloire militaire et du mythe du Napoléon stratège génial est dans toutes les mémoires. Pour Marescot, à peine nommé « Premier Inspecteur Général du Génie » aux côtés du Premier consul en campagne, c'est l'épreuve du feu. L'aventure se déroule en quatre phases.

L'armée dite « de Réserve »

Après avoir réglé la guerre de Vendée, Bonaparte fait revenir une partie des troupes qui avaient soumis les départements de l'Ouest, pour former une « Armée de Réserve », le 12 avril 1800, à Dijon, qu'il commande en personne, et qu'il destine à soutenir soit l'armée engagée en Allemagne, soit celle qui bataille en Italie. Il se portera vers la première des deux qui aura besoin de secours. Masséna, qui se trouve à la tête de l'armée d'Italie, est fort affaibli : il fait hiverner son armée dans les montagnes liguriennes pour couvrir Gênes, où il est

18. SHD-Vincennes, dossier de carrière de Marescot, 7 Yd 212.

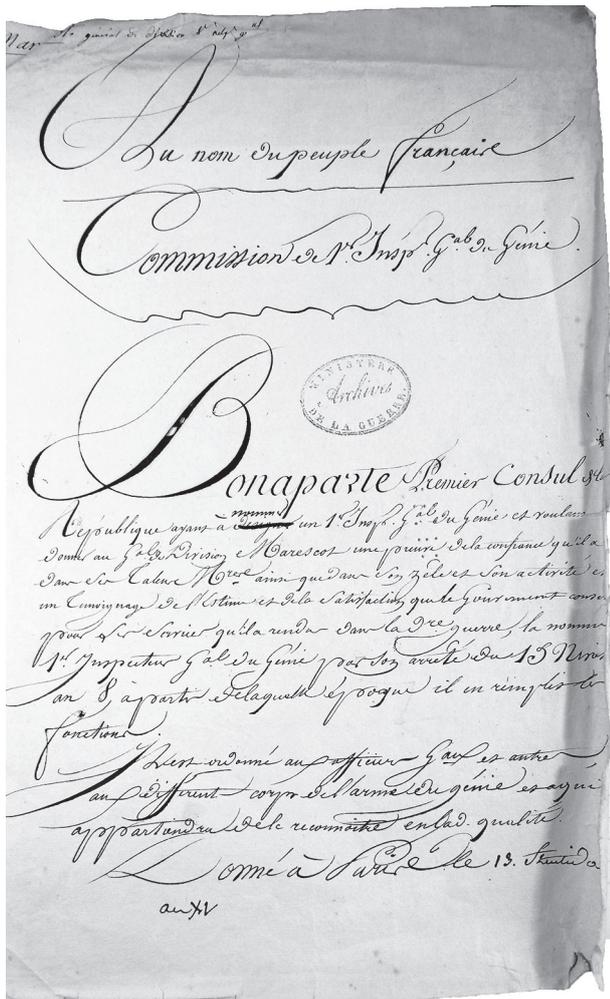


Fig. 9 : Arrêté des Consuls créant le poste de Premier inspecteur général de l'arme du Génie avec à sa tête Marescot, 18 février 1800 (SHD-Vincennes, dossier de carrière, 7 Yd 212).

obligé, par la supériorité des forces de l'ennemi, de se réfugier avec 15 000 hommes et de subir siège et famine. Bonaparte veut essayer de le débloquent en contournant les armées autrichiennes et en les attaquant sur leurs arrières, donc en franchissant les Alpes à leur insu. Le Premier consul part le 6 mai de Paris, fait mine d'aller passer en revue l'armée de réserve cantonnée à Dijon. Mais en fait, il ne rentre pas à Paris, sort de Dijon le 7 mai, pour rejoindre Genève, puis Lausanne qu'il quitte le 16 mai à la tête de son armée, en direction de Martigny et Villeneuve, que l'avant-garde placée sous le commandement de Lannes avait quittées la veille pour s'engager dans la traversée des Alpes.

Lannes dirige l'avant-garde, sous les ordres de Berthier nominalement général en chef de l'armée, mais c'est Bonaparte qui pilote seul l'ensemble des opérations. Marescot est attaché à l'état-major de Berthier comme le raconte son fidèle secrétaire Musset-Pathay, qui l'accompagne¹⁹. Ce Musset-là est le père d'Alfred de Musset et a, avant son fils, un

certain talent littéraire. Marescot le connaît bien par leur voisinage en Vendômois et il l'emmène dans ses bagages pour lui servir de secrétaire et de garde-papiers. De cette façon, probablement sans le vouloir vraiment, il en fait son historiographe officieux. Victor-Donatien trace de son nouveau chef un portrait assez flatteur : *C'est un homme à qui manque ce que la plupart des grands hommes ont : l'ambition et le désir de la célébrité. Et il ajoute : simple et modeste à l'excès, le Patron [Marescot], aux talents éminents qui l'ont fait distinguer [...] joint un doute sur ses propres mérites, qui en est toujours l'indice le plus certain.* De cette aventure héroïque, notre historiographe fait un récit des plus romantiques sous le titre assez peu éclairant au départ de *Voyage en Suisse et en Italie*. Il vaut la peine de le lire : ce n'est pas un guide touristique mais un voyage « romantique » et un reportage vivant sur l'expédition vers l'Italie.

Le passage du Grand-Saint-Bernard

Bonaparte hésite longtemps sur la route à prendre entre les trois cols possibles pour passer vers l'Italie : le Mont-Cenis, le Simplon ou le Grand-Saint-Bernard. Il ne se décide que fort tard pour le col du Grand-Saint-Bernard. Marescot, chargé par le Premier consul d'aller reconnaître les lieux, est à l'origine de ce choix aux conséquences considérables dans la carrière de Bonaparte et lui déclare : *le passage est bien difficile mais je ne le crois pas impossible.* Il met sous les yeux du Premier consul des relevés du terrain, des villages et des routes ou sentiers qui permettent de tenter de faire passer toute une armée avec ses bagages et ses *impedimenta* alors que l'hiver n'est pas fini, au milieu des neiges et de la glace, en ce début de mois de mai²⁰.

Bonaparte, pour toute réponse, donne aussitôt l'ordre de marche. La montée, engagée par Lannes le 15 mai est rude (plus de 2 000 mètres de dénivellation), la descente abrupte. Huit heures pour monter, deux heures pour descendre. Les chevaux n'allaient pas aussi vite que les fantassins, qu'ils retourdaient, les artilleurs encore moins. Il fallut une journée entière pour hisser les canons jusqu'au sommet. Chaque fût de canon de 2 tonnes placé dans le creux d'un tronc d'arbre était tiré par 100 hommes ! La cohue, les conditions de vie des soldats racontées par Musset-Pathay étaient indescriptibles ! Et pourtant l'enthousiasme régnait au sein de la troupe enivrée par le nom de son chef et ses promesses de gloire et de richesse ! Lannes bouscula les rares Autrichiens qui gardaient le col et descendit le val d'Aoste. Mais, un obstacle imprévu barre la route de l'armée qui le suit : le fort de Bard, que Marescot

19. MUSSET-PATHAY (V.-D.). *Voyage en Suisse et en Italie fait avec l'armée de réserve par VDM auteur de l'anglais cosmopolite, employé à l'état-major de la dite armée.* Paris, An IX, (Sept. 1800). L'ouvrage fait l'objet d'une étude qui sera prochainement publiée par Gérard ERMISSE dans le bulletin de l'Institut Napoléon.

20. Ces dessins maladroits mais émouvants, car assurément de la main de Marescot, sont conservés au SHD-Vincennes : 1 Vn 9, Grand-Saint-Bernard.

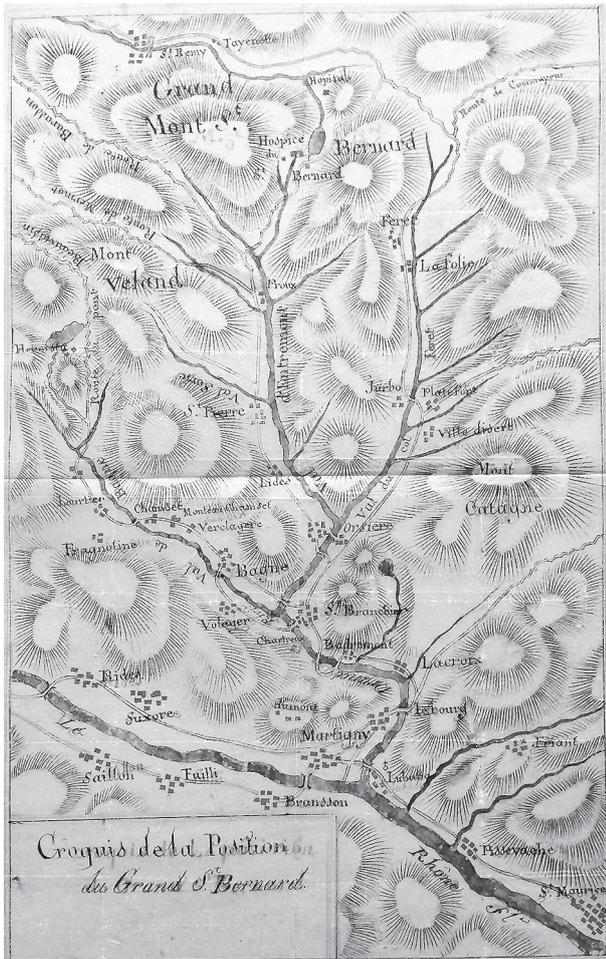


Fig. 10 : Croquis de la position du col du Grand-Saint-Bernard de la main de Marescot (SHD-Vincennes, 1 Vn 9).

n'avait pas pris le soin de faire reconnaître par ses espions. On le lui reprochera²¹ ! (fig. 10)

Le fort de Bard

À nouveau, comme à Toulon, au pied du principal obstacle au franchissement des Alpes, les relations entre Bonaparte et Marescot tournent à l'orage, et ce malgré la confiance que suppose la nomination toute récente du Premier inspecteur général. Le point d'accrochage est le fort que Victor-Donatien nous décrit en ces termes : *Qu'on se figure une gorge de montagnes inaccessibles rapprochées au point de ne laisser d'espace que pour un chemin étroit, un très petit bourg, une rivière rapide. Qu'on ajoute au milieu un roc escarpé, terminé par un fort dans lequel on peut supposer 3 à 4000 Autrichiens, munis de provisions de toute espèce. Qu'on se représente enfin tout autour des Français ayant suspendu pour ainsi dire entre ciel et terre quelques pièces de canon, dont semblent se moquer les assiégés* (fig. 11).

21. Michel Roucaud a abordé au colloque ce thème essentiel du Génie et des renseignements militaires, dont il est un éminent spécialiste.

Personne ne sait comment franchir l'obstacle : en un mot comment venir à bout de cette fortification de montagne intelligemment conçue et vaillamment défendue ? Et Marescot voit arriver au pire moment du siège un Bonaparte impatient qui perçoit tout de suite que le sort de la campagne est en train de se jouer à Bard. Car le pays est inhospitalier, déserté par ses habitants qui ont fui avec les Autrichiens, ou se méfient des Français et leur refusent, quand ils sont restés au pays, toute aide alimentaire. Le ravitaillement de l'armée devient problématique et les soldats, loin de connaître les délices des riches plaines italiennes et les trésors que le Premier consul leur a imprudemment promis, meurent en fait tout simplement de faim. La fin est proche si Bard ne tombe pas : adieu l'Italie, adieu la gloire ! Le retour piteux d'une armée défaite sans avoir vaincu autre chose que des précipices, des glaciers et des rochers inertes sonnera le glas du nouveau régime consulaire.

C'est alors que Marescot sauve la situation (et aussi sa carrière...) en creusant de toutes pièces, avec ses subordonnés du Génie, un passage vers la montagne d'Albaredo qui permet à l'armée de contourner le fort et à l'artillerie de le bombarder pour le réduire à quia.

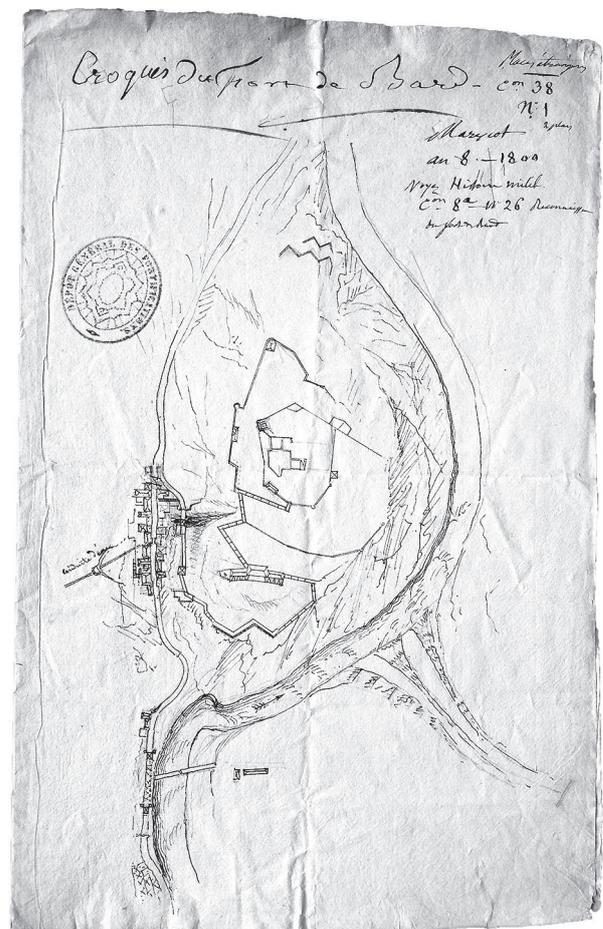


Fig. 11 : Croquis du fort et de la ville de Bard de la main de Marescot (SHD-Vincennes, 1 Vn 9).

Initiative de Marescot, poussé par Bonaparte, comme le montre bien la gravure qui les représente à Albaredo. Ce faisant, le chef du Génie de l'armée de réserve fait sauter le fameux verrou de Bard et permet au général en chef d'entrer en triomphateur à Milan et au Premier consul de déployer sa propagande sur le fameux « passage du Grand-Saint-Bernard », monté sur un cheval fougueux et non transi de froid sur sa mule tirée par un guide local.

À lire Musset-Pathay, ce qui est surprenant mais incontestable c'est l'incroyable popularité dont jouit le général en chef au sein de l'armée et la vénération dont il fait l'objet. Il est un mythe vivant et personne ne doute de son génie militaire invincible : son passage au milieu des troupes déchaîne une émeute. On entend à son passage des cris, raconte le secrétaire de Marescot : *Le voilà, le voilà!!! Et nous le vîmes en effet.* Il poursuit : *C'est bizarre que cela se passe au cœur des Alpes et non à Paris... Il venait de passer les Alpes. Son teint était échauffé. Il n'avait point la pâleur que lui ont donnée tous les peintres... Il avait l'air affable, saluait tout le monde. Il fut reçu avec enthousiasme. Je me tus, je l'examinai.*

Il le reverra sur le chemin du retour, le visage non pas heureux de la victoire de Marengo, mais triste de la mort de Desaix.

LES FRONTIÈRES DE L'EMPIRE

Sous la Révolution, Marescot a déjà œuvré à améliorer la défense des places-fortes du nord et du nord-est comme Lille ou Maubeuge. Appelé par son camarade Carnot à l'époque du Directoire, il devient membre du Comité des fortifications, et commande le Génie au sein de certaines armées du Directoire. Mais, à partir de 1800, nommé Premier inspecteur du Génie, il devient le chef de corps et la plus haute autorité de cette arme et à ce titre il étudie et fait exécuter de nombreux travaux, sur l'ensemble des places-fortes des frontières. Son rôle est considérable, à l'échelle du Grand Empire de 130 départements et des pays alliés ou occupés. La guerre de mouvement de Napoléon a repoussé les frontières du pays et réclame un nouveau système de défense. Celui-ci est mis en place par les officiers du Génie sous l'autorité de Marescot. Le chef du Génie fait alors réaliser pour le chef de l'État, bientôt Empereur des Français, et qui accorde un grand intérêt à la cartographie, l'*Atlas des Places Fortes*, magnifique ouvrage en 4 volumes contenant 226 plans superbement réalisés, accompagnés de notes rédigées par le colonel Allent (secrétaire du Comité central des fortifications) (fig. 12, 13 et 14).

L'Atlas est présenté à Bonaparte, Premier consul, le 1^{er} janvier 1804, en cadeau d'étrennes pour cette année qui s'annonce fastueuse²². N'imaginons pas que pour

autant toute divergence de vues ait disparu entre eux : ainsi, alors que Napoléon domine la majeure partie de l'Europe, il dit au général Marescot : *actuellement ma frontière est à l'Elbe : toutes les anciennes frontières du nord, de Saint-Omer à Metz sont désormais inutiles et [...] bien superflues, démolissez-en les fortifications et faites vendre tous les établissements militaires.* Position bien radicale, un tantinet provocatrice de l'Empereur : un courtisan se fût empressé d'obéir. Le génie de la France inspira à Marescot une salutaire résistance : *Quel mal vous font ces places, dit-il, Cessez si vous voulez de les entretenir, conservez-les seulement dans leur état actuel ne fusse que par reconnaissance pour leurs anciens services, quelque jour elles pourront être utiles.* Plus que contrarié, l'Empereur dit : *Vous croyez donc que je puisse être battu, vos réflexions m'offensent!* Finalement les places ne furent pas détruites et la France conserva sa ceinture protectrice.

Une autre fois : l'Empereur demanda à Marescot un rapport sur les travaux qui s'effectuaient sur les places du royaume d'Italie. Celui-ci confessa ne s'en être pas occupé, se fondant sur une déclaration solennelle de l'Empereur déclarant que ce royaume ne serait jamais réuni à l'Empire : *que vous êtes simple!* lui répondit l'Empereur et il l'envoya, pour toute réponse, inspecter derechef toutes les places de ce royaume et celles de Venise.

Autre « conversation » entre Bonaparte et son inspecteur général : la ville d'Anvers, grande place de commerce, craignant de devenir place de guerre, l'Empereur envoya Marescot à Anvers avec mission de rassurer les autorités locales sur ce point. Il assembla la municipalité et la chambre de commerce et les assura, de la part de l'Empereur, que la ville ne serait pas fortifiée. De retour à Paris, Marescot rendit compte de sa mission à l'Empereur, lui transmettant les remerciements et les bénédictions des Anversois. L'Empereur répondit : *C'est fort bien! Actuellement faites moi un projet de fortifications pour Anvers. Comment, dit Marescot, après la démarche que je viens de faire! Vous êtes facile à [...] (étonner), répartit Napoléon, ne m'avez-vous pas dit souvent vous-même qu'Anvers doit être une grande forteresse et un atelier de construction pour la marine? Ce que vous avez été dire à Anvers est pour les badauds : la raison militaire avant tout!*

Voici donc quelques spécimens de « conversations » glanés par une nièce de Marescot sans que l'on sache comment elle a pu les découvrir, mais « si non e vero e bene trovato »²³ ! Et finalement plus que vraisemblable quand on regarde de près la nature de leurs échanges d'après les documents authentiques des archives du Génie à Vincennes.

Notre-Dame, juste derrière l'empereur, sur l'estrade, derrière le trône à côté des ministres et des maréchaux. C'est dire son rang dans la hiérarchie des honneurs impériaux. La chute n'en sera que plus dure ! Et explicable.

23. Archives de Chalay. Extraits de conversation entre Bonaparte et Marescot, prises dans les notes sur le Général de Marescot (1821) par une descendante du général.

22. Elle se termine par la cérémonie du sacre du 2 décembre 1804, à laquelle participe Marescot, grand dignitaire, placé dans le chœur de

L'ŒUVRE DE MARESCOT : UN NOUVEAU SYSTÈME FORTIFIÉ

Malgré tout, le premier inspecteur poursuit sa tâche et construit son œuvre personnelle autour des frontières de la France de l'époque. Tel un nouveau Vauban, il organise la défense des côtes françaises et des frontières

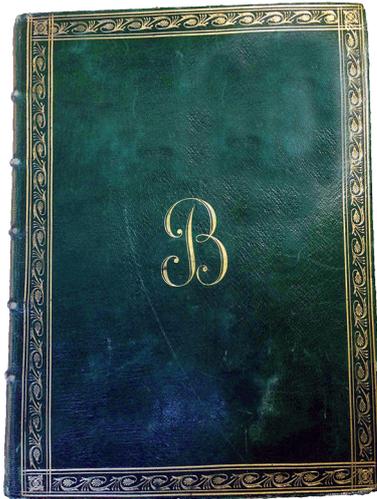


Fig. 12.

de l'Empire; il entreprend alors de nombreuses tournées d'inspection en Allemagne, en Italie, à la frontière des Pyrénées et le long de la frontière maritime (mer du Nord, Manche et Atlantique, y compris les îles). D'importants travaux de fortifications sont mis en œuvre sur les anciennes et nouvelles frontières.

De 1800 à 1808, Marescot préside un rouage essentiel : le Comité des fortifications, cheville ouvrière et outil coordonnateur du Corps impérial du Génie. C'est un organe collégial de 7 membres. Le Comité étudie les rapports des inspecteurs à l'issue de leurs tournées, décide des priorités et des chantiers, surveille leur exécution, répartit les fonds, et supervise la formation des ingénieurs de l'École du Génie²⁴. Le premier inspecteur général a également sous son autorité les hommes de terrain que sont les directeurs des fortifications et les commandants du Génie aux armées.

24. Mais rien n'est simple en termes de collégialité. Marescot, avec humour, s'en plaint à l'Empereur dans un de ses nombreux rapports sur la nouvelle frontière que réclame Napoléon : *Sa Majesté l'Empereur et Roi désire un prompt rapport sur la partie des fortifications de Mayence qui est ou qui doit être située sur la rive droite du Rhin. Déjà, le Comité des Fortifications, quelques officiers et moi-même avons fait des projets sur cet objet qui suivant l'usage différent tous les uns des autres; car l'art de l'ingénieur a cela de commun avec tous les arts de l'imagination de n'avoir presque jamais à résoudre que des problèmes indéterminés, c'est-à-dire susceptibles de plusieurs solutions. Et ce n'est pas la première fois que j'écris cette observation!* [AN, AF IV 1166].

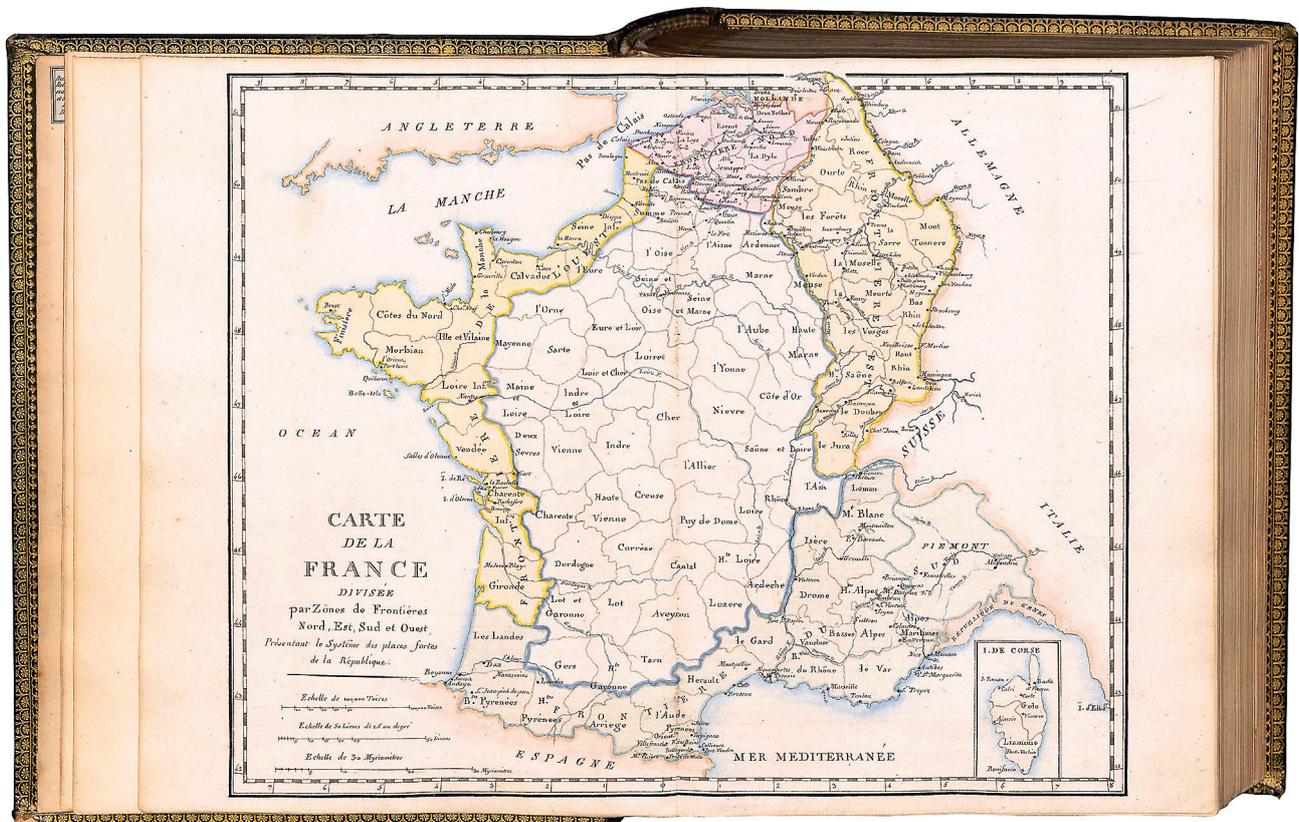


Fig. 12 (en haut) et 13 : Atlas des places fortes, en 4 volumes comprenant 226 plans, présenté à Bonaparte, Premier Consul, par le Premier inspecteur général du génie Marescot, le 1^{er} janvier 1804 (SHD-Vincennes, bibliothèque : fonds du Génie, atlas 167).

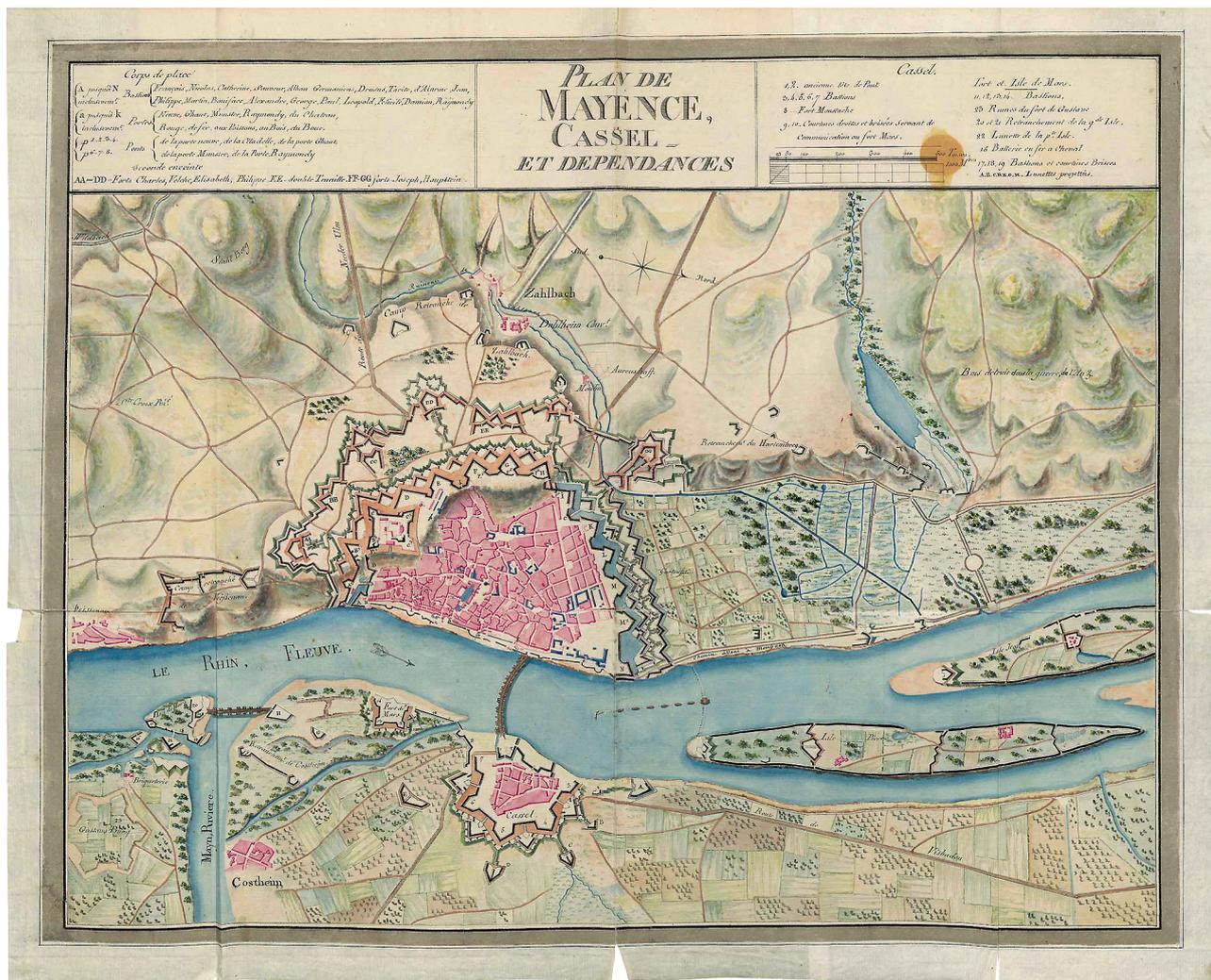


Fig. 14 : Atlas des places fortes, en 4 volumes comprenant 226 plans, présenté à Bonaparte, Premier Consul, par le Premier inspecteur général du génie Marescot, le 1^{er} janvier 1804 (SHD-Vincennes, bibliothèque : fonds du Génie, atlas 167).

L'Empereur contrôle lui-même tout le travail de ses collaborateurs dans le moindre détail. Marescot est censé travailler directement avec lui au quotidien : en réalité, Napoléon s'affranchit de cette coutume du « travail » et court-circuite son chef du Génie en communiquant par-dessus sa tête, avec ses subordonnés, d'où des tensions inévitables entre eux.

Les traités de paix ratifiés de 1797 à 1809 ont bouleversé la géographie politique de l'Europe : toutes les frontières au nord, au sud, et à l'est, sont repoussées, comme nous venons de le voir. Tout est à reprendre ; l'ancienne frontière des rois n'a plus d'utilité et les forteresses de Vauban, sans aucun intérêt stratégique, sont menacées de disparition. Il faut donc un nouveau Vauban pour bâtir les nouvelles « forteresses de l'Empire », pour reprendre le titre d'une très belle exposition.

Voici ce que Marescot, incarnant ce nouveau Vauban, dit de son œuvre en parlant de lui-même à la troisième

personne : *Les constructions neuves l'obligèrent à examiner, à modifier, et le plus souvent à composer lui-même une foule de projets dont un grand nombre ont été exécutés. L'Empereur lui en demandait à chaque instant de nouveaux*²⁵. Et voici ce qu'en dit un historien contemporain : *Ces vingt années qui vont de 1796 à 1814 apparaissent bel et bien comme un second âge d'or de la fortification, comparable à celui qui avait vu Vauban, un siècle plus tôt, fortifier les frontières que Louis XIV venait de donner à son royaume*²⁶. Le nouveau système de défense est organisé autour de grands arsenaux maritimes (Anvers, Cherbourg, Brest, Toulon et La Spezzia) et terrestres (Alexandrie, Strasbourg, Mayence, Wesel et Zara) dont les abords ou les rades sont protégés par de nombreux forts.

25. Notice de 1821.

26. PROST (P.), *Les Forteresses de l'Empire* [...], Paris, 1991.

La mise en place de ces nouvelles fortifications constitue autant d'occasions pour des ingénieurs comme Marescot de mettre en œuvre des idées neuves.

**Deux exemples du travail de Marescot :
Belle-Île et Juliers.**

Voici, parmi des centaines d'autres, deux exemples bien représentatifs de ces nouvelles fortifications : Belle-Île et l'enceinte urbaine du Palais, point important du blocus continental et continuité de l'œuvre de Vauban ; Juliers, au cœur de l'Allemagne, objet de discussions techniques et financières complexes et d'un conflit violent entre Marescot et Napoléon.

• **Belle-Île**

Vauban, après trois inspections en 1683, 1685 et 1689, transforme la forteresse de Gondi en véritable citadelle, il préconise l'édification d'une enceinte urbaine autour du bourg du Palais, qui ne put être réalisée faute de crédit, ce qui facilite l'invasion anglaise de 1761. Devant de nouvelles menaces, l'ingénieur Dubourg restaure et consolide les redoutes sous la Révolution ; il propose un projet en 1794 qui sera refusé faute d'argent.

En 1802, les Anglais sont toujours menaçants et Bonaparte veut une place capable de leur résister et d'empêcher un débarquement. Marescot obtient donc les crédits nécessaires, il explique son projet dans la notice qu'il rédige en 1807 : *Le projet de l'illustre maréchal de Vauban était de donner à tous les habitants de l'île la faculté de se retirer, en cas d'attaque, dans cette place [la citadelle] avec leurs bestiaux et leurs effets les plus précieux. Cependant je crois avoir démontré dans un mémoire particulier que la défense des places ne peut que souffrir considérablement par l'affluence des habitants, et que loin de les attirer dans les forteresses menacées, un gouverneur prudent doit au contraire chercher à éloigner ceux qui s'y trouvent. J'ai donc cru devoir soumettre à l'approbation de Sa Majesté L'Empereur et Roi un projet moins vaste qui, sans être inférieur en force a, je le pense, l'avantage de la simplicité*²⁷.

On ne trouve pas dans les dossiers du SHD sur Belle-Île de documents faisant référence à d'âpres discussions avec Bonaparte sur le projet envisagé comme on le verra pour Juliers : on peut donc supposer que dans ce cas, ils étaient du même avis.

L'enceinte, réalisée selon les projets du général de Marescot, comporte trois ouvrages détachés réunis par un chemin couvert et deux autres en avant de la citadelle (ces derniers ne seront pas construits). Deux réduits de places d'armes scandent le chemin couvert.

Les sapeurs du Génie étant occupés ailleurs, notamment à Boulogne, et les fonds tardant à arriver, en 1807 les travaux ralentissent. Ce que confirme le colonel Mutel, directeur des fortifications : *les fonds cessèrent d'arriver puisque dès l'an XII, quoique S.M.I et R. ait fait connaître au soussigné lorsqu'il fut admis à prêter*

le serment, qu'elle voulait que 2 000 000 F fussent dépensés à Belle Île pendant la campagne, il n'y eut que 305 000 F de versés pour faire face aux travaux ordinaires, à ceux extraordinaires et à ceux de mise en état de défense (fig. 15).

Les travaux, interrompus en 1815 lors de la chute de Napoléon, ne reprirent qu'en 1840 et ne furent définitivement terminés qu'en 1876. Les fortifications de l'enceinte furent entretenues par l'armée jusqu'en 1920, puis plus récemment par la municipalité. L'enceinte urbaine construite par Marescot, intacte, ouverte au public et classée monument historique en 2004, constitue un très bel exemple d'architecture militaire du 1^{er} Empire. Le travail de Marescot, encore bien visible de nos jours, a très belle allure et mérite de fait la visite.

• **Juliers**

À Juliers, le fond du débat est certes technique, mais pour l'essentiel financier : l'Empereur ne souhaite pas consacrer un budget trop important au programme des forteresses de cette frontière, tandis que les officiers du Génie, emmenés par leur chef Marescot, auraient tendance à se faire plaisir et à exiger le maximum du pouvoir politique. On discutera beaucoup entre les deux hommes de l'utilité des souterrains et des casemates, des casernements, des lunettes à placer au cœur de l'inondation pour la garder, des rapports entre la petite citadelle et la place proprement dite, de grandes esplanades pour de belles revues, etc. Tous sujets qui sont plus de la compétence de Martin Barros, spécialiste de la fortification sous l'Empire, que de la nôtre²⁸.

La petite ville allemande de Juliers fait désormais partie du territoire français depuis les conquêtes du Directoire : elle est devenue un chef-lieu de canton du Département de la Roër. C'est un des départements créés sur la rive gauche du Rhin, désormais frontière naturelle, qu'il est de ce fait question de défendre en tant que frontière française contre les ennemis venus de l'est ou du sud-est. Bien sûr, cette situation se modifiera à partir de 1806 et des victoires contre la Prusse. Juliers ne sera plus sur une frontière menacée : la Grande Armée sera loin à l'est sur les terres prussiennes, polonaises puis russes.

Le dossier de la place-forte de Juliers démarre en 1801 sous le Consulat quand Bonaparte se préoccupe de places-fortes dans le plat pays allemand et hollandais pour assurer la sécurité de ses armées et leur servir de dépôt ou de point de résistance. L'idée est d'avoir dans cette petite ville dotée d'une modeste citadelle, le long de la Roer, un point fortifié capable avec une garnison pas trop nombreuse, de résister le maximum de temps et avec le moins de pertes possibles à des assaillants désireux de conquérir le pays entre Aix-la-Chapelle et Cologne.

À Juliers, le point faible des ouvrages datant du XVI^e siècle, était avant tout le passage de la Roer, rivière qui assurait la liaison avec la France. Pour cette raison,

27. SHD-Vincennes, 1VH 286.

28. On se reportera à sa communication au présent colloque.

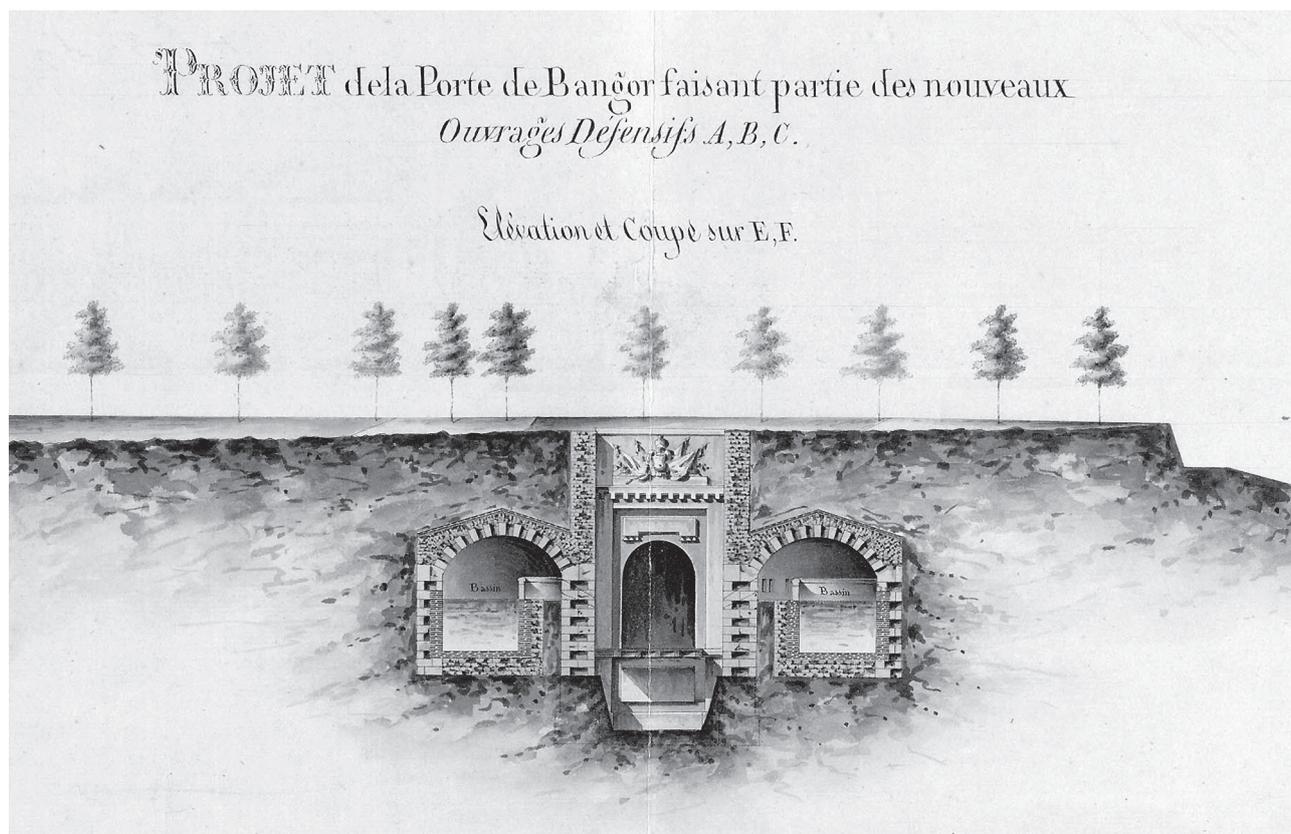


Fig. 15 : Projet de la porte de Bangor, enceinte urbaine de Palais à Belle-Île (SHD-Vincennes, 1Vh 285).

il est projeté de construire une impressionnante fortification sur la rive gauche, face à la ville et reliée par un pont fortifié : la couronne de la Roer. Un verrou de plaine en somme, sur un modeste ruisseau trop aisé à franchir sinon. Un verrou que l'on a commencé à renforcer avant l'an X en construisant un « ouvrage à couronne » de trois bastions de l'autre côté de la rivière, pour augmenter la défense de ce côté et protéger les inondations artificielles de la Roer au pied de la place. Un coup d'œil sur les plans permet de constater l'importance de cet ouvrage impressionnant et encore debout de nos jours. Cette réalisation est complétée par les travaux sur la citadelle et les remparts ainsi que par l'édification de trois forts détachés sur les hauteurs dominant la ville, les « hauteurs de Meersch », d'où l'ennemi pourrait battre la citadelle et lancer l'assaut rapidement.

Ce bel ensemble « vaubanesque » n'est pas du goût de l'Empereur, ni techniquement ni financièrement. La controverse entre les deux ingénieurs, l'artilleur devenu empereur et son subordonné, peut s'installer et prospérer à coup de lettres au ton amer et désabusé comme celle-ci : *J'ai étudié mon métier toute ma vie, je crois le savoir ; mes laborieuses recherches et quelque expérience m'ont fait découvrir dans la fortification actuelle des vices palpables et des moyens évidents de perfection. Le résultat de ces recherches avait été la confection d'un ouvrage que je croyais pouvoir être*

utile. Je me complaisais dans l'idée de le voir faire paraître bientôt sous les auspices de SM l'Empereur. Je me berçais de l'espérance flatteuse de contribuer sous son règne à la perfection d'un art distingué, je ne crois pas que l'honneur de mon arme ait rien à craindre de mes recherches. Je m'attendais plutôt aux encouragements de Sa Majesté qu'à sa critique sévère. Signé Marescot ! Lettre écrite sous le coup de la colère, pour être mise sous les yeux de l'Empereur par Berthier, intermédiaire transparent dans la querelle.

Il faut dire que Napoléon y était allé un peu fort, débarquant à Juliers de sa calèche, tombant sur le pauvre directeur local, bien surpris de l'absence de Marescot aux côtés de Napoléon et contraint de se livrer seul aux questionnements tatillons du souverain. Marescot se vexe, conteste à coups de plume rageurs les critiques impériales..., mais finit par s'incliner, vaincu ! Un subordonné, si sourcilieux soit-il de sa position et de sa science, est bien contraint d'abdiquer son amour-propre : Marescot perd donc la bataille de Juliers et probablement quelques autres face à un Napoléon surpuissant et dominateur. Il n'est pas certain que l'Empereur n'aurait pas gagné à mieux écouter ses proches collaborateurs qu'il ne le fit après 1804 (fig. 16).

Durant toute la période, les travaux réalisés par les officiers du Génie et les dépenses engagées sont minutieusement suivis par Napoléon. Marescot, bien que

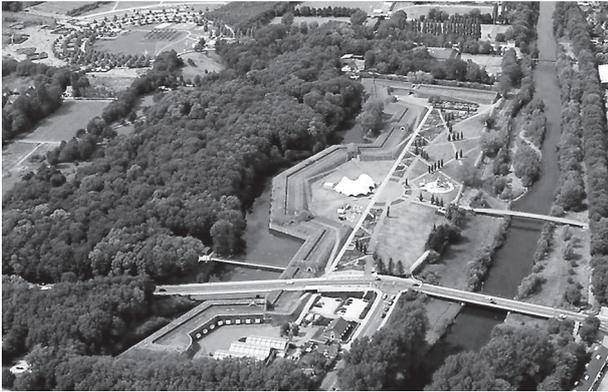


Fig. 16 : La couronne de la Roër restaurée en 1998 par la ville de Juliers (Site internet : <https://www.jufa.eu/jufa-juelich-energielwelt-indeland-im-brueckenkopf-park/bildergalerie/>).

chef du Génie en titre, travaille sous le contrôle étroit du Maître !

Dans son rapport à l'Empereur sur les travaux des fortifications pendant l'année 1808, Marescot détaille toutes les réalisations en cours : réparations et entretien des bâtiments militaires, constructions d'établissements militaires, réparations d'anciennes places, constructions de nouvelles places et de nouveaux ouvrages. C'est proprement impressionnant !

Les sommes engagées par Napoléon pour la défense du territoire sont à la hauteur des enjeux : près de 19 millions de francs or, rien que pour l'année 1808. Montant impressionnant ! Pas aisé à accepter pour un stratège de la guerre de mouvement, mais nous laisserons à d'autres le soin de discuter ce point de doctrine sur l'usage des fortifications par Napoléon.

À la fin de l'Empire, la plupart des projets sont encore en chantier. Ils furent généralement poursuivis et achevés tardivement au cours du XIX^e siècle, en France et dans les autres états européens : l'arsenal de Cherbourg (inauguré en 1858 par Napoléon III), Fort Boyard (les premiers canons y sont installés en 1859), Belle-Île (terminé en 1870). Mais à la fin du XIX^e siècle, les progrès de l'artillerie rendent obsolètes les fortifications de notre Vauban moderne autant que celle du vrai Vauban. Aujourd'hui, les ouvrages construits sous l'Empire par Marescot et ses ingénieurs sont une partie notable du patrimoine français et européen que l'on prend soin de conserver et d'ouvrir au public admiratif devant la science et le goût des ingénieurs du Génie français.

Une fin de carrière mouvementée

1808 : L'ESPAGNE (OU LA MISSION IMPOSSIBLE)

Depuis le traité de San Ildefonso (1796), l'Espagne est une alliée en théorie fidèle. Elle participe aux côtés de la France à la bataille de Trafalgar (octobre 1805),

et perdant de nombreux vaisseaux et marins. La politique du Portugal, encouragé par l'Angleterre à ne pas appliquer le blocus continental instauré par Napoléon (1806), va changer l'équilibre des forces dans la péninsule ibérique. Le traité de Fontainebleau (octobre 1807), signé entre la France et l'Espagne, autorise les troupes françaises à traverser l'Espagne afin d'envahir le Portugal. Junot est envoyé au Portugal, puis Murat qui, lui, s'arrête à Madrid. La situation espagnole s'est en effet tendue, en raison du coup d'État fomenté par l'infant Ferdinand pour renverser son père le roi Charles IV. Ce dernier, une fois déchu, en appelle à l'arbitrage de Napoléon. Le père et le fils sont alors convoqués à la conférence de Bayonne (avril-mai 1808) par Napoléon. Inquiet – à juste titre – de l'issue de cette rencontre, le peuple madrilène se soulève contre les troupes françaises le 2 mai. Murat écrase la rébellion dans le sang, cette répression est immortalisée par Goya. Napoléon force alors les deux souverains espagnols à abdiquer et nomme son frère Joseph roi d'Espagne. Madrid se soulève contre l'armée française, l'insurrection se généralise, la péninsule entière s'engage alors dans une guerre qui minera peu à peu l'Empire de Napoléon et finira par provoquer sa chute.

Le voyage de tous les dangers

En avril 1808, Marescot est en mission d'inspection sur la frontière des Pyrénées, son retour à Paris est prévu en mai, où il doit prononcer le discours d'éloge du maréchal Vauban aux Invalides, lors d'une cérémonie grandiose. Mais, rien ne se passe comme prévu et Marescot ne pourra présider cette cérémonie car Napoléon l'appelle à le retrouver à Bayonne, puis à partir en Espagne pour une mission lointaine et dangereuse. Il est d'abord envoyé à Madrid, rejoindre Murat, Grand Duc de Berg, qui pour l'heure est lieutenant-général de l'Empereur en Espagne, avant de remplacer Joseph sur le trône de Naples.

L'empereur lui adresse, le 16 mai 1808, sa lettre de mission : *Monsieur le Général Marescot, rendez-vous à Madrid. Vous prendrez là les ordres du Grand Duc pour vous rendre à Cadix. Vous prendrez sur cette place, sur Gibraltar, sur le Camp de Saint Roch, sur Algeiras et tous les renseignements nécessaires, et qui puissent nous servir dans tous les cas. Vous emploierez les officiers du génie qui sont en Espagne à faire le tour des côtes, afin de prendre sur une carte l'armement de chacune d'elles. Vous enverrez également des officiers du génie à Ceuta et dans les quatre places que les espagnols ont en Afrique. Ils vous rapporteront des mémoires détaillés sur les fortifications, sur la population, sur la nature du terrain à vingt lieues aux environs et sur la nature des ports et des rades.*

Vous comprenez ce que je désire. Vous donnerez des instructions détaillées en conséquence à ces officiers. Envoyez des hommes intelligents et qu'ils restent huit ou dix jours dans ces places. Vous enverrez par un autre officier du génie la lettre jointe à l'Empereur du Maroc. Cet officier aura soin de tout voir et de tout remarquer.

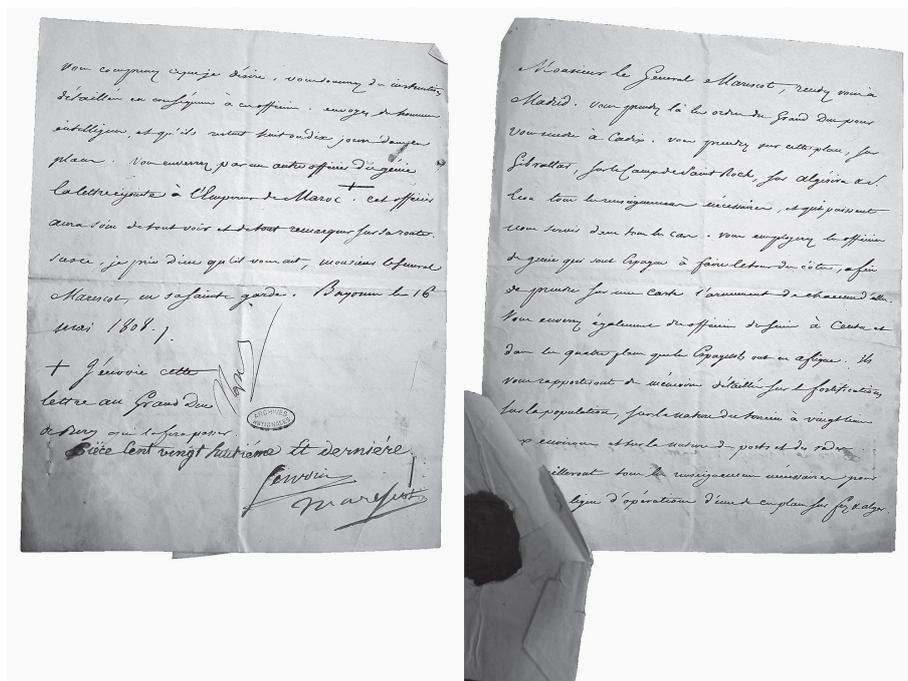


Fig. 17 : Ordre de mission de Marescot, original signé de Napoléon, saisi sur Marescot après son arrestation à Marseille, 26 mai 1808, 2 p. (Arch. Nat., BB/30/100).

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur le Général, en sa sainte garde. Bayonne, le 16 mai 1808.

Nap. (fig. 17)

Cette mission visant à examiner les défenses du royaume espagnol, y compris sa côte sud et même ses possessions africaines, était à peu près impossible à remplir. Pourtant, à Madrid, Murat le rassure : *Mon cher, [...] rien ne peut vous arrêter : actuellement avec un bataillon je gouvernerais l'Espagne*²⁹ !

C'est dire l'inconscience du personnage et des généraux français face à la révolte de tout un peuple.

Il part pour cette mission de tous les dangers avec une petite escorte, laissant ses proches et ses collaborateurs dans la plus grande inquiétude. Or, à peine sorti de Madrid le 1^{er} juin, Marescot se trouve dit-il, *au milieu de pays insurgés et ce fut à travers mille dangers qu'il parvint à se réfugier auprès d'un corps français qui était à six ou sept lieues en avant et qui, sous les ordres du général Dupont se dirigeait sur Cadix*. Il s'intègre à cette petite armée pour éviter le sort du général René qui, à quelques postes derrière lui, fut massacré et martyrisé par les insurgés. Ce petit corps, composé en grande partie de conscrits, s'avance, malgré sa faiblesse et l'insupportable chaleur de ce mois de juillet 1808, jusqu'au Guadalquivir... Et c'est le piège et la défaite de Baylen.

Le sujet de la capitulation d'Andujar et de ses conséquences judiciaires étant traité ci-contre par François Houdecek, nous n'avons pas à y revenir en détail. La

chute spectaculaire du général Marescot est la conséquence surprenante de la capitulation de Dupont et de ses généraux ; elle est le fruit du hasard en somme, d'une rencontre inattendue au milieu du désert brûlant de l'Andalousie. Les conséquences en sont dramatiques pour Armand-Samuel. Florence Robert a pu retrouver aux Archives nationales et photographier le dossier de ce triste achèvement d'une carrière qui, malgré tout, demeure exceptionnelle. Elle y a découvert le contenu du portefeuille de Marescot, qu'il avait emporté avec lui en tournée : les cartes sorties du Dépôt des fortifications, les notes de sa main, y compris celles prises sur le chemin du retour depuis le bateau qui le ramenait en France et surtout les lettres de ses amis Allent et Musset, celles de sa famille très inquiète à juste raison. Assurément c'est un ensemble exceptionnel, un des rares témoignages des sentiments de ses proches à son endroit et de la sympathie, voire de l'affection qu'il inspirait à son entourage.

LES ANNÉES DE PRISON ET LE PSEUDO «JUGEMENT» DE 1812

Rien ne laissait supposer la violence de la réaction de Napoléon contre Marescot qui, après tout, n'était coupable que de se trouver là au mauvais moment et au mauvais endroit. Et cela pour avoir obéi aux ordres et tenté de remplir la mission périlleuse que lui avait confiée l'Empereur depuis Bayonne : aller voir les défenses anglaises autour de Gibraltar et se livrer à

29. Notice de 1821, *op. cit.*

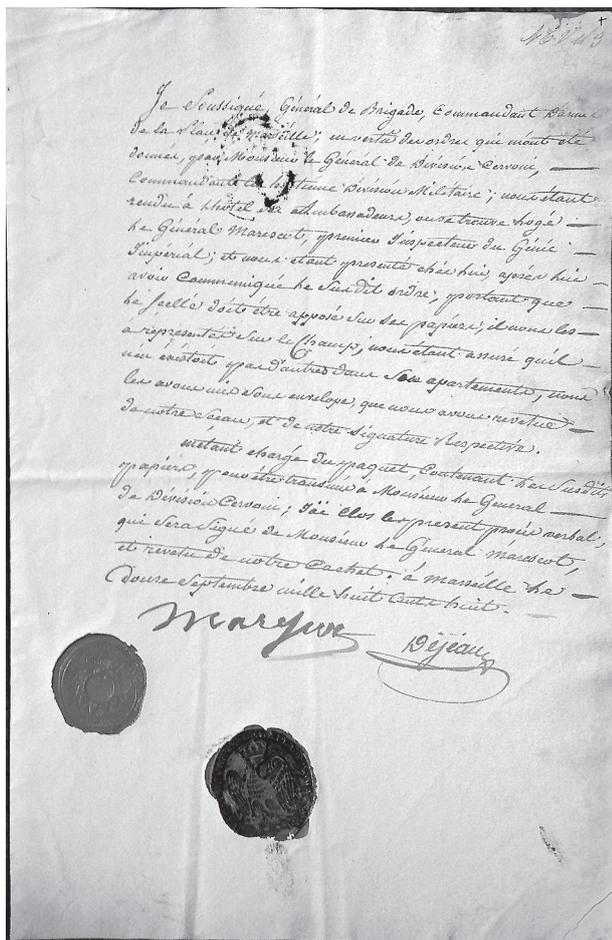


Fig. 18 : Procès-verbal de mise sous scellés des papiers de Marescot, signé Dejean et Marescot, 12 septembre 1808 (coll. part.).

l'espionnage du côté de l'Afrique espagnole et du Maroc, en traversant une Espagne en pleine insurrection. C'est une fois arrivé à Marseille, que Marescot apprend avec stupéfaction sa destitution par décret impérial du 4 septembre 1808 (fig. 18).

Le décret du 4 septembre et l'ordre d'arrestation du 9 septembre sont terribles : que l'on en juge. Le décret tout d'abord : *Le général Marescot au moment même qu'il a signé cette infâme capitulation s'est rendu indigne de la place d'inspecteur général du génie et de faire partie de ce brave corps. Il est en conséquence destitué*³⁰. Puis l'ordre d'arrestation : *Vous ferez arrêter le général Marescot, qui seul sera conduit à Paris dans une prison militaire, où il sera tenu au secret. Vous ferez au général l'interrogatoire ci-joint. L'Empereur mène l'enquête: on a au dossier le questionnaire qu'il a conçu lui-même et adressé aux enquêteurs pour être soumis à Marescot*³¹. Il est arrêté et

conduit sous escorte à Paris un peu plus tard. Marescot écrit aussitôt plusieurs lettres au ministre de la Guerre pour tenter de se justifier, mais on ne lui répond même pas. Au contraire, il est transféré à la sinistre prison de l'Abbaye, à Paris, le 27 septembre, où il subit un premier interrogatoire le 3 octobre, et un deuxième en février 1809³². Puis, plus rien ne se passe pendant trois ans !

Après tant d'années, au moment où l'on pouvait croire qu'il entrait dans l'oubli, l'événement de Baylen ressuscite. La qualité de Grand Officier de l'Empire aurait dû faire juger Marescot par la Haute Cour impériale, mais Napoléon ne voulait pas d'une telle procédure publique et solennelle. Marescot devra attendre 1812 (plus de trois ans après le décret de destitution !) pour qu'un Conseil d'enquête, constitué le 12 février 1812, hors de toute procédure judiciaire régulière, soit convoqué sous la présidence de Cambacérès qui avait conseillé cette manière de faire. Le processus de pseudo-jugement s'accélère subitement. Le 17 février, le Conseil d'enquête se réunit à huis-clos. Le 20 février, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély lit l'acte d'accusation. Le 22 février, Marescot sort de sa prison : interrogé, il peut enfin produire sa défense. Le 24 février, Regnaud dépose ses conclusions. Le 27 février, est établi le procès-verbal du Conseil d'enquête, où chacun des membres du Conseil donne son avis personnel sur le crime des accusés. On sait ainsi que le crime de trahison est unanimement écarté et que sept des membres du Conseil réclament la clémence pour Marescot. Le « jugement » tombe néanmoins le 1^{er} mars sous forme d'un décret impérial.

Marescot est dégradé – simple confirmation – et doit s'exiler sans solde à plus de 40 lieues de Paris ; il demeure à Tours jusqu'à la première abdication de l'empereur et son rappel par Talleyrand.

Pourquoi avoir tant attendu pour juger Marescot ? Pourquoi l'avoir fait subitement plus de trois ans après les faits ? François Houdecek nous procure, dans sa communication à ce colloque, les clefs de toute cette affaire si dramatique pour notre héros. Laissons le lecteur s'y reporter.

Tout aurait pu rester ainsi en l'état... Mais 1814 arrive et, divine surprise pour le général dégradé et exilé, l'empereur vaincu doit quitter la France pour son dérisoire « royaume » d'Elbe. Un nouveau pouvoir se met en place en attendant le retour au calme et à la paix, incarné par les Bourbons.

CLARKE, ministre de la Guerre, Saint-Cloud, 9 septembre 1808. *Vous ferez arrêter le général Marescot, qui seul sera conduit à Paris dans une prison militaire, où il sera tenu au secret. Ses aides de camp seront arrêtés séparément. Les scellés seront apposés sur les papiers de tous, qui vous seront adressés. Quand le général aura été séparé de ses aides de camp et les aides de camp séparés entre eux, vous ferez faire au général l'interrogatoire ci-joint, qui vous sera remis signé de lui et de la personne que vous chargerez de l'interroger. Vous ferez subir à peu près le même interrogatoire à chaque aide de camp.*

32. Sur les prisons de Marescot, se reporter à l'article de Catherine PRADE, publié ici-même.

30. SHD-Vincennes, dossier de carrière de Marescot, 7 Yd 212.

31. Se reporter à la Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon, *op. cit.*, vol. 1808, notice n° 18 866 : AU GÉNÉRAL

RÉHABILITATION ET FIN DE CARRIÈRE

Talleyrand, Dupont et Marescot : « Tout est effacé »

Le 1^{er} avril 1814, Talleyrand, lui aussi opposant déterminé au « tyran » mégalomane et fauteur de guerre, prend le pouvoir dans un Paris désert. L'Empereur naguère tout puissant, défait militairement et surtout moralement, est réfugié à Fontainebleau pendant que la Cour et le gouvernement, puis les maréchaux abandonnent la capitale aux armées ennemies et aux souverains alliés. Miracle ! Marescot retrouve son grade et son emploi antérieur de Premier Inspecteur général du Génie : *tout est effacé*, pourrait-on dire. Il recouvre liberté et fonction grâce à Talleyrand, décision plus que rapide, une semaine seulement après sa prise de pouvoir. Elle prend la forme d'un arrêté du Gouvernement provisoire du 8 avril, conservé dans son dossier de carrière, signé de tous les membres de ce curieux « Gouvernement » de cinq membres autoproclamés autour du chef d'État provisoire, Talleyrand. Le général Dupont de l'Étang, le vaincu de Baylen, est depuis quelques jours ministre de la Guerre de ce gouvernement présidé par Talleyrand. Coïncidence ? Sûrement pas.

Le retour du roi se passe sans heurt aucun pour ce général de la République et dignitaire de l'Empire, bien au contraire. Lors de la première Restauration, le roi Louis XVIII ménage les cadres de l'Empire, surtout quand ils s'en sont détachés comme Marescot. Le roi lui donne même une marque publique de satisfaction en le faisant commandeur de l'Ordre de Saint-Louis, le 27 décembre 1814, sur proposition, cette fois, de Soult, nouveau ministre à la place de Dupont, depuis le 3 décembre.

Le retour de l'Aigle : « Tout est oublié »

Tout irait pour le mieux pour Marescot et nombre de ses camarades ralliés aux Bourbons, dans une France pacifiée, si le souverain déchu, voguant sur les rancœurs de l'armée et les insatisfactions des Français déçus du « nouveau » régime trop semblable à l'« ancien », ne débarquait à Golfe Juan le 1^{er} mars 1815. Le 19 mars, Louis XVIII quitte les Tuileries ; le 20 mars, Napoléon y arrive. Le 21 mars, l'Empereur nomme Davout à la Guerre et Louis XVIII en fait de même pour Clarke dans son Gouvernement royal en exil à Gand. Trois jours après sa nomination, le 24 mars, Davout rassure Marescot sur son sort par une lettre très courte mais très importante : il lui fait savoir de la part de Napoléon que *tout est oublié* ! Tout peut donc reprendre son cours comme si Baylen et l'Abbaye n'avaient jamais existé ! Pas tout à fait (fig. 19).

Marescot, qui s'était précautionneusement à nouveau exilé à Tours, rentre alors dans la capitale et rencontre Napoléon dès le 27 mars³³. Il relate cette entrevue dans

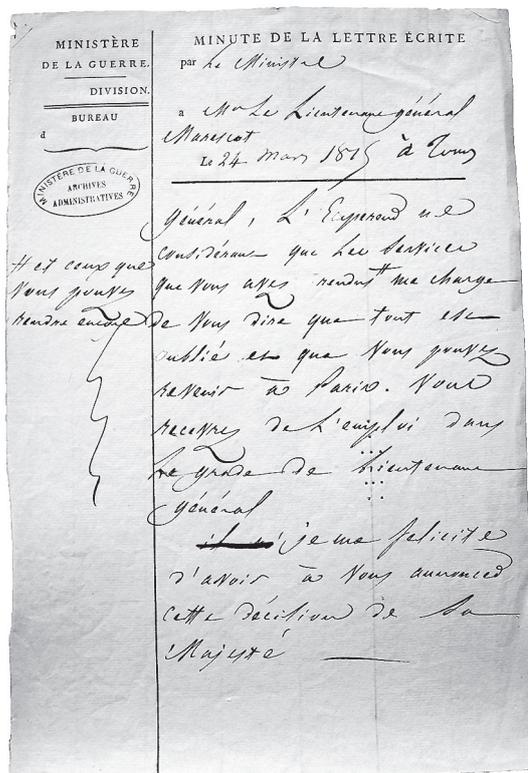


Fig. 19 : Minute de la lettre écrite par le ministre au général Marescot, le 24 mars 1815 à Tours, (SHD-Vincennes, dossier de carrière, 7 Yd 212).

une lettre à Davout : *Sa Majesté m'a accordé une audience particulière dans laquelle elle m'a traité avec une extrême bonté*. Néanmoins, rien n'est vraiment arrangé ! Malgré son retour à la Cour et, par exemple, sa présence à un dîner officiel donné par Napoléon le 4 avril, rien n'est vraiment « oublié » entre les deux hommes. Et l'on fait à l'ancien premier inspecteur général des propositions indignes de son ancien statut. Le 6 mai, Marescot refuse tout net, au prétexte de son âge et de sa fatigue, la proposition formulée au nom de l'Empereur par Davout, de prendre le commandement du Génie de l'armée de la Moselle. C'eût été par trop revenir en arrière dans la carrière. Finalement, il accepte de se charger de la défense des frontières de l'Argonne, des Vosges et du Jura : vaste programme pour un homme qui se prétend âgé et fatigué ! Il part donc et s'y trouve au moment de Waterloo.

La fin de la carrière

Le 18 juin survient Waterloo ; le 23 juin, Napoléon abdique pour la seconde fois et quitte Paris où il ne reviendra plus ; le 26 juin marque le début de la Terreur blanche et l'heure de la vengeance.

Le 8 juillet, le roi rentre en son palais des Tuileries et, le lendemain, nomme Gouvion-Saint-Cyr à la Guerre dans un gouvernement Talleyrand-Fouché qui dure peu. Marescot est pris dans la fournaise des officiers généraux

33. L'exemple de Dupont, de nouveau destitué et surtout emprisonné pour la seconde fois durant les Cent-Jours, devait lui inspirer une certaine prudence.

atteints opportunément par la limite d'âge : il est mis à la retraite le 7 septembre 1815. Il figure naturellement dans le dictionnaire des « girouettes », vu son attitude durant les Cent-Jours, mais la clémence royale ne tarde pas³⁴. Le 5 mars 1819, Marescot est nommé à la pairie, insigne faveur royale, dans la fournée, il est vrai, dite libérale de Decazes. Cela rattache théoriquement Marescot à l'aile libérale de l'opinion en ce début du XIX^e siècle.

Marescot apparaît comme un général renommé et respecté, désormais attaché à la branche aînée des Bourbons mais plus encore à la Charte constitutionnelle, plus ou moins imposée aux Bourbons par Talleyrand, lui aussi fidèle toute sa vie à ses convictions, malgré son apparence de girouette. Au-delà des aléas politiques indépendants de sa volonté, Armand-Samuel est resté fidèle à des convictions libérales ancrées en cette aristocratie de province passée par les « Lumières ». Que n'a-t-il pas connu comme bouleversements, réformes inabouties, révolution modérée puis renversement de tout l'édifice institutionnel français, depuis sa jeunesse au collège de La Flèche, dans les écoles militaires de Paris et Mézières, jusqu'à sa vie aventureuse d'officier du Génie à travers toute l'Europe « française » de son temps. Quelle vie et quelle expérience que la sienne !

Regrettons encore une fois l'absence de document plus intime : de sa plume, il ne reste que la brochure anonyme de 1821 qui lui sert de justification et qu'il faut lire, contrairement à ce qu'écrit Zabern, avec l'idée qu'il en est l'auteur réel.

Ayant quitté la rue du Colombier à Paris, pour résider à Chalay, il conserve néanmoins quelques fonctions officielles, comme membre de la Chambre des pairs, de l'Académie des sciences ou de comités d'études qui l'amènent à jouer le rôle de conseiller officieux pour

les matières de sa compétence. Zabern en déduit que cette attitude ultra-professionnelle l'aide à se faire pardonner son ralliement durant les Cent-Jours : peut-être, en effet. Il a son domaine de Chalay à administrer en bon propriétaire terrien qu'il est. Le château étant en bon état, il ne s'occupe que des dépendances et du parc, faisant planter la belle « allée du général ». Il joue au seigneur, bienfaiteur de la contrée, aide à restaurer l'église de son village et parraine la nouvelle croix du clocher en 1824.

Il a pourtant encore des positions politiques publiques à assumer comme au moment de la crise des Ordonnances en 1830. Sa proclamation imprimée, conservée à Chalay, laisse percer un libéralisme discret qui nous permet de penser qu'il ne pleure pas la chute de Polignac et peut-être même pas celle du dernier des Bourbons légitimes.

Enfin, il s'éteint à Chalay le 5 novembre 1832. On oublie de mettre les scellés sur ses papiers : on en retrouve cependant un assez grand nombre au Dépôt des fortifications. Sa veuve lui fait construire une grande chapelle funéraire, à quelques pas du château, décorée de ses armes, d'une épitaphe résumant ses titres et ornée du canon offert par Bonaparte après Marengo : ultime geste de réconciliation *post mortem* entre deux hommes au destin exceptionnel.

Hors ce lieu émouvant où il repose toujours, son souvenir dort dans les dépôts des archives publiques de Vincennes et des Archives nationales, et bien sûr à Chalay, où quelques traces écrites trop rares de sa vie si riche sont patiemment rassemblées par la descendance de son frère qui s'évertue, avec l'association des Amis de Marescot et Chalay, à lutter contre l'oubli et à favoriser la perpétuation de sa mémoire. Cette action, conjointe avec celle d'historiens et d'institutions vouées à l'histoire, a permis d'engager ce travail de recherche, matérialisé par le colloque auquel nous sommes heureux d'avoir, avec d'autres, contribué.

³⁴. *Dictionnaire des girouettes, ou nos contemporains peints par eux-mêmes*, Paris, Alexis Eymery, 1815, p. 274.